

11

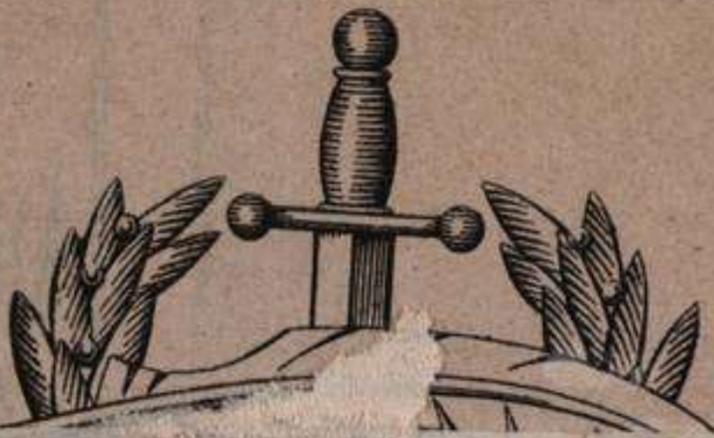
5

11

11

1813

MUSEO DE LITERATURA MILITAR



SERVICIO HISTÓRICO

ESTADO MAYOR
EJ

DEPÓSITO DE
BIBLI

ESTAD

TABI

NUM

MUSEO DE LITERATURA MILITAR



ESTADO MAYOR

SERVICIO HISTÓRICO

EJERCITO ESPAÑOL

Inscripción	Colocación {	Sala
Clasificación		Estante 5
		Tabla 5
		Núm. 1813

- 1 -

BIBLIOTECA CENTRAL MILITAR

Inscripción. ...	{	Folio
		Número
Clasificación. ...	{	División
		Subdivisión
Colocación. VI	{	Estante ... 34
		Tabla ... 6
		Número ... 32

32133

BD2 - 673

ML-R-90-A

1813

1



RAPPORT

DE

SIEGE DE TARRAGONNE



RAPPORT

DE

SIÈGE DE TARRAGONE.

DE

DASSATT



PAR LE GÉNÉRAL DASSATT

RAPPORT

DU

SIÈGE DE TARRAGONE.



RAPPORT

DU

SIEGE DE TARRAGONNE

RAPPORT

ET DE LA MONTAGNE DE L'ESTERRE

RAPPORT

DU

SIEGE DE TARRAGONNE

ET DE LA MONTAGNE DE L'ESTERRE

RAPPORT

DU

DETAILED REPORT

ON THE STATE OF THE

RAPPORT

DU

RAPPORT

DU

DETAILED REPORT

ON THE STATE OF THE

RAPPORT

DU

SIÈGE DE TARRAGONE,

DE

L'ASSAUT

ET DE LA PRISE DE CETTE PLACE,

Par les Français au mois de Juin, 1811.

PAR

LE GÉNÉRAL D. J^N SENEN DE CONTRERAS,

*Maréchal des Camps et Armées de S. M. C. Ferdinand VII, Gouverneur
de cette Forteresse au temps du Siège.*

AVEC LES

DÉTAILS DE SON ÉVASION

DU CHATEAU FORT OÙ IL ÉTAIT EMPRISONNÉ,

ET QUELQUES

Observations sur la Nature, les Stratagèmes et les Ressources du Gouvernement Français.

A LONDRES:

Imprimé par HENRY HAY & Cie, No. 11, Newcastle-Street, Strand;
ET SE TROUVE CHEZ J. BOOTH, DUKE-STREET, PORTLAND-PLACE;
ET CHEZ DULAU ET CIE, SOHO-SQUARE.

1813.



RAPPORT

DE

SIEGE DE TARRAGONNE

DE

L'ASSAUT

ET DE LA PRISE DE CETTE PLACE

Par les Français en l'an de J. M. 1811.

—————

PAR

Le Général D. J. BRYEN de CONTREAS

Membre du Corps d'Etat Major de S. M. C. (L'ancien VII. Com. de l'Armée de France en Espagne)

—————

AVEC

DETAIILS DE SON HYASION

DE CHATEAU FORT OÙ IL AVAIT ENFERME

ET COURTES

Observations sur le plan, les batailles et les Renseignemens de l'Armée

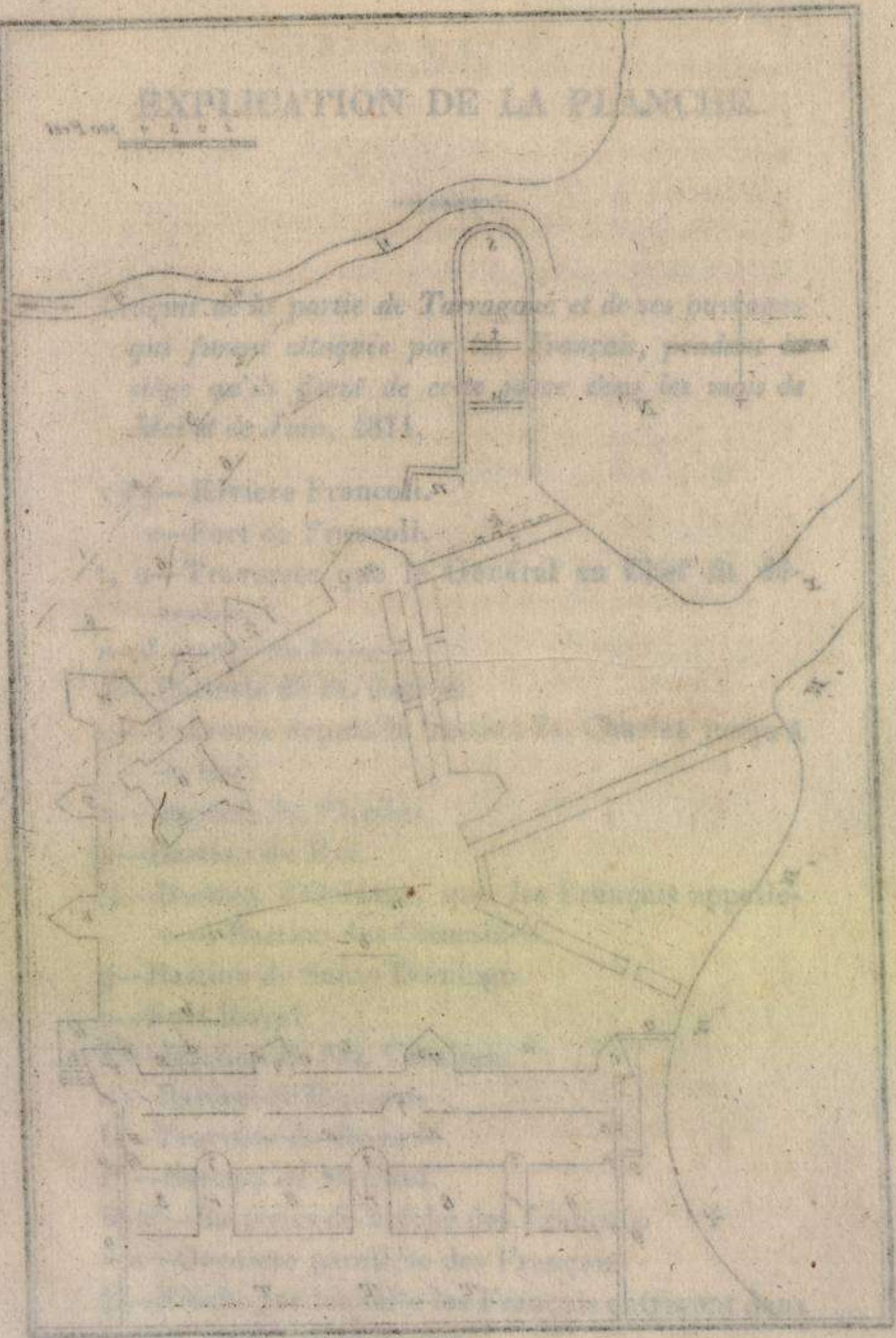
A LONDRES

Imprimé par Henry Fry & Co. No. 19, Newmarket-Street, Strand.
Et se trouve chez A. MILLER, Bookseller, Tottenham-Court-Street,
et chez DODD & CO. 25, Abchurch-Lane.



EXPLICATION DE LA PLANCHE

1781



qui furent attaqués par les Français, pendant le
siège de la ville de cette place dans les mois de
Mars et d'Avril, 1781.

1. - Batterie Francoise.

2. - Port de Francoise.

3. - Fort de Francoise.

4. - Bastion de Francoise.

5. - Bastion de Francoise.

6. - Bastion de Francoise.

7. - Bastion de Francoise.

8. - Bastion de Francoise.

9. - Bastion de Francoise.

10. - Bastion de Francoise.

11. - Bastion de Francoise.

12. - Bastion de Francoise.

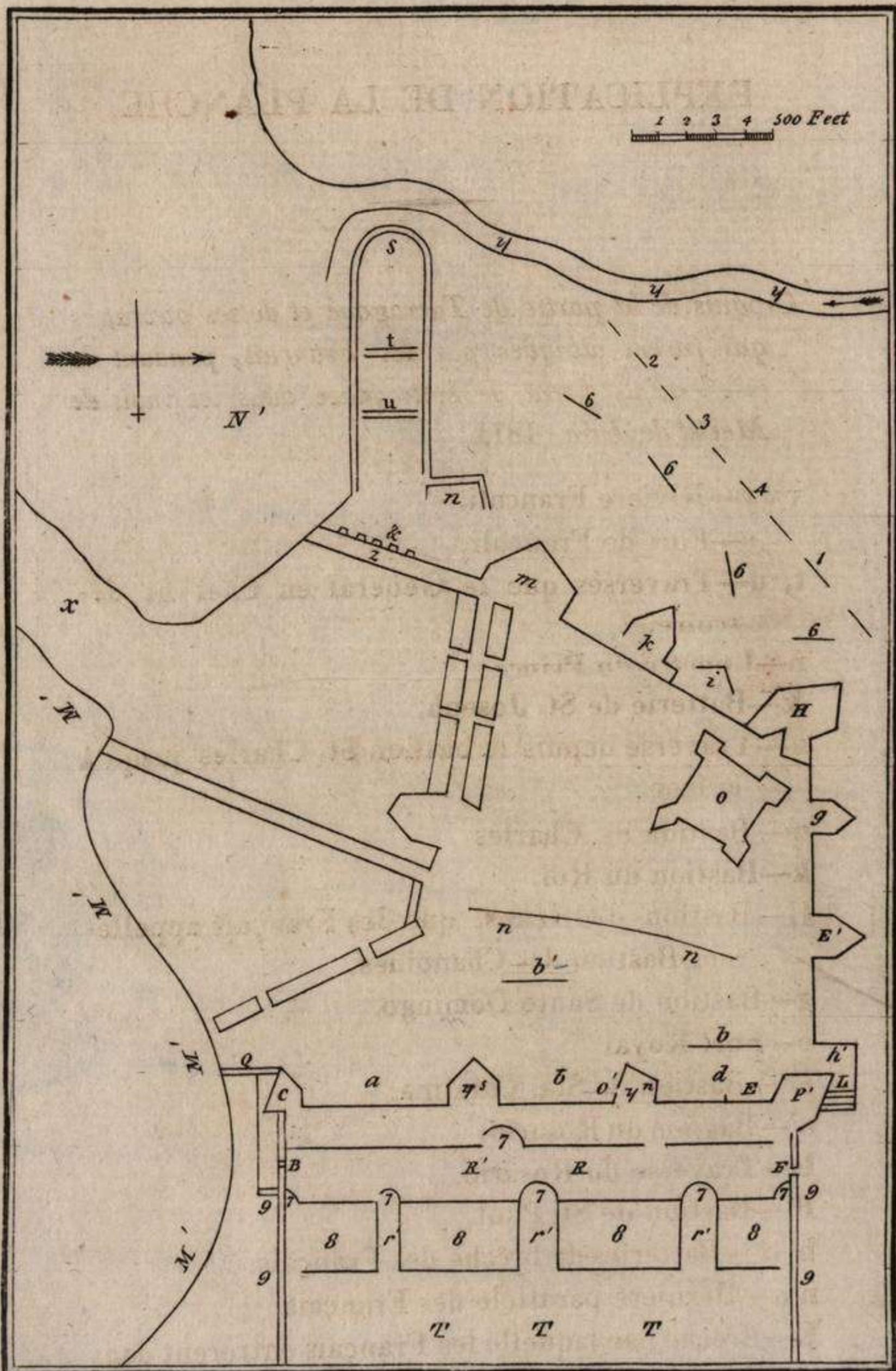
13. - Bastion de Francoise.

14. - Bastion de Francoise.

15. - Bastion de Francoise.

16. - Bastion de Francoise.

17. - Bastion de Francoise.



EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Croquis de la partie de Tarragone et de ses ouvrages qui furent attaqués par les Français, pendant le siège qu'ils firent de cette place dans les mois de Mai et de Juin, 1811.

y y y—Riviere Francoli.

s—Fort de Francoli.

t, u—Traverses que le Général en Chef fit détruire.

n—Lunette du Prince.

&—Batterie de St. Joseph.

z—Traverse depuis le bastion St. Charles jusqu'à la mer.

m—Bastion St. Charles.

k—Bastion du Roi.

H—Bastion d'Orléans, que les Français appellerent Bastion des Chanoines.

g—Bastion de Santo Domingo.

o—Fort Royal

E¹—Bastion de Sta. Catalina.

n'—Bastion du Rosario.

L—Traverse du Rosario.

P¹—Bastion de St. Paul.

b' b'—Batteries de brèche des Français.

n n—Derniere parallèle des Français.

E—Brèche par laquelle les Français entrèrent dans la place, au 5^e assaut.

d—Courtine du front de St. Jean.

yⁿ—Bastion de St. Jean.

o¹—Porte de St. Jean.

b—Courtine du front de Jésus.

y^s—Bastion de Jésus.

a—Courtine du front de Cervantes.

c—Bastion de Cervantes.

Q—Traverse de Cervantes.

M! M! M! M! —Mer Méditerranée.

R! R! —Grande rue de Rambla.

B—Porte Sta. Clara.

F—Porte de San Francisco.

7.7.7.7—Retranchements faits à la tête des rues de la ville.

r¹ r¹ r¹ —Rues

8.8.8.8.—Maisons crenellées, occupées par le régiment d'Almansa, qui les défendit, et empêcha les Français de pénétrer, les arrêta dans la Rambla, jusqu'à ce que les troupes qui défendoient le haut du rempart, l'eussent abandonné. La rue de Rambla étoit jonchée des corps des Français tués ou blessés.

T.T.T.—Partie intérieure de la ville.

N'—Port.

x—Partie du Môle.

1.4.3.2—Ligne de contre-attaque proposée par le Maréchal de Camp Don Carlos Cabrer, Commandant Général du Génie de la place, pour retarder les approches de l'ennemi, et rejetée par le Général en Chef.

6.6.6.6—Batteries ennemies.

i—Lunette du Roi.

PREFACE.



J'ECRIS de mémoire; mais les événements m'ont tellement frappé l'imagination, que si je puis errer sur les distances, je ne me trompe par sur les faits; cette certitude et la nécessité de faire connoître comment les Français se sont conduits à Tarragone, la manière dont Suchet, Buonaparté, et les siens, en ont usé envers moi et les autres prisonniers Espagnols, ne me permettent pas de retarder la publication de ce petit ouvrage.

PRÉFACE

J'ECRIS, de mémoire, mais les événements
m'ont tellement frappé d'imagination, que
je puis citer sur les distances, je ne me trompe
pas sur les faits ; cette certitude et la rapidité
sont la suite naturelle comment les Français
se sont distingués à l'étranger, la nouveauté
dont les succès ont été les causes principales
ont été leurs maîtres et les autres prisonniers
Espagnols, même parvenus, que de vaincre
la publication de ce petit ouvrage.

DÉTAILS



RELATIFS AU

SIÈGE ET À LA PRISE DE TARRAGONE,

&c. &c.

LA ville de Tarragone, située sur le bord et au Nord de la mer, à six ou sept cents toises à l'Est de l'embouchure de la riviere Francoli, forme un parallélograme rectangle, dont les grands côtés, allant de l'Est à l'Ouest, sont à peu près de cinq à six cents toises, et les petits de trois à quatre cents.

La ville étoit entourée d'une haute et forte muraille construite par les Romains; mais cette ancienne muraille du côté de l'Ouest avoit été détruite dans la Guerre de la Succession et remplacée par un rempart de huit à dix pieds d'épaisseur, garni de quatre bastions. Le premier, le bastion Cervantes, étoit joint à la mer par une traverse que je fis construire et nommer

B

aussi Cervantes. Le deuxième bastion étoit appelé Jésus. Le troisième étoit celui de St. Jean, et avoit une porte de communication avec le faubourg. Le quatrième étoit le bastion St. Paul, d'où partoît une deuxième traverse, appelée du Rozario, parce qu'elle se terminoit au bastion de ce nom, lequel appartenoit à la nouvelle enceinte, formée depuis peu pour couvrir l'ancienne : ainsi par le moyen de ces deux traverses, l'une à droite et l'autre à gauche, je fermai l'entrée à l'ennemi après qu'il se fut emparé du faubourg et des ouvrages extérieurs qui le couvroient.

Divers points avoient été fortifiés au dehors, tels que le fort Loreto, situé sur un rocher à quatre cents toises au Nord Est de la place, et à cinq cents de la mer, et une petite redoute auprès de ce fort ; le fort Olivo à quatre cents toises au Nord de la ville, et le fort Francoli construit à l'Ouest sur la rive gauche et à l'embouchure de la riviere de ce nom.

De plus, pour couvrir le Faubourg, appelé par les Français la ville basse, et qui est situé entre la ville et la riviere de Francoli, on avoit

tracé une ligne de fortifications qui s'étendoit depuis le bastion St. Paul jusqu'au fort de Francoli, et étoit unie par divers ouvrages, tels que le bastion du Rozario, ceux de Santa Catalina, de Sto. Domingo, d'Orléans, du Roi, celui de St. Charles et une traverse allant du bastion St. Charles jusqu'à la mer, sur laquelle fut construite une batterie appelée St. Joseph : à trente toises en avant de cette traverse étoit la Lunette du Prince, distante de 80 toises du fort de Francoli. Intérieurement dans le Faubourg, derrière le bastion d'Orléans, étoit le fort royal, carré bastionné, construit aussi pendant la Guerre de la Succession.

Je ne parlerai point des autres ouvrages de la place ; ils ne furent point attaqués.

Le Général Suchet, à la tête d'une armée de quarante mille hommes d'infanterie et de six ou huit mille de cavalerie, ayant cent bouches à feu et tout l'atirail nécessaire pour faire un siège, se présenta à la fin d'Avril, 1811, devant la ville de Tarragone, qui, le 4 Mai, fut complètement investie du côté de la terre.

Le même jour, 4 Mai, Suchet fit couper

l'aqueduc qui fournissoit de l'eau à la ville ; mais cette opération n'eut aucune suite fâcheuse pour les assiégés ; on ne manqua jamais d'eau pendant toute la durée du siège.

Les Français commencèrent leur attaque par celle du fort Olivo ; il étoit situé sur un rocher à quatre cents toises au Nord de la place, il avoit soixantè embrasures armées : avant d'ouvrir la tranchée pour attaquer le corps de la place, ils durent s'en emparer.

Le 5, on fit quatre sorties de la place, qui éloignèrent l'ennemi et lui tuerent beaucoup de monde.

Le 6, un corps de Miquelets, venant de Manresa, attaqua Monblanc, ville située sur la route de Barcelone à Lerida ; mais ils ne purent déloger l'ennemi qui étoit en force : il se fit de la place plusieurs sorties sur les tirailleurs Français.

Le 8, pendant la nuit, l'ennemi traça une grande redoute sur le bord de la mer ; au jour, deux vaisseaux Anglais, deux frégates et deux chaloupes canonnières inquiéterent beaucoup les travailleurs, et leur tuerent beaucoup de

monde ; cependant ils parvinrent à se couvrir pendant la journée.

Le 10, le Général en Chef, Campo Verde, entra dans la place avec les troupes qui revenoient des environs de Figueras.

Dans la nuit du 13 au 14, l'ennemi s'empara des deux retranchements qui étoient à 150 toises en avant du fort Olivo ; à la pointe du jour la garnison de ce fort sortit en trois colonnes pour reprendre ces ouvrages, et ne put réussir ; en même temps les chaloupes canonnières entretenoient un feu très-meurtrier sur les travaux de l'ennemi.

Le 18, la garnison de Tarragone fit une sortie contre divers bataillons Français qui s'étoient établis à 100 ou 120 toises du fort de Francoli ; elle les chassa après un combat vif et opiniâtre, et les poursuivit à une grande distance ; mais dès que la garnison fut rentrée dans la place, les Français, renforcés, revinrent occuper la même position, malgré la perte qu'ils avoient faite en tués et en blessés.

Le 20, au soir, la garnison du fort Clivo, fit une nouvelle sortie pour culbuter les travaux

d'approche de l'ennemi ; en même temps un corps de huit cents hommes attaqua la petite redoute à gauche du fort de Loreto, dont quelques jours auparavant l'ennemi s'étoit emparé, et lui tua beaucoup de monde ; mais on ne put le déloger.

Le 21, le Brigadier Sarsfield fit une diversion du côté d'Alcover ; mais il ne put se maintenir dans la position qu'il avoit prise.

Le 23, on fit une nouvelle attaque pour prendre Monblanc, qui fut occupée par les Miquelets, lesquels à leur tour furent chassés par les Français.

L'ennemi, cependant, pousoit ses travaux d'attaque avec beaucoup d'activité ; malgré le feu de la place qui lui tuoit prodigieusement de monde, dès le 22, il arma une nouvelle batterie qui commençant à tirer contre les vaisseaux, les contraignit à se tenir hors de portée ; et il lia ces batteries avec le pont de Francoli par une communication de 600 toises. Le 23, il commença une parallèle sur le roc devant le fort Olivo, à 50 toises des retranchements dont il s'étoit emparé, et comme le roc étoit vif, pour

remplir ses gabions il fut obligé d'apporter des terres de fort loin ; il établit sa batterie de brèche à la distance de 60 toises du fort.

Dans les journées des 24, 25, et 26, les Français couronnerent les escarpemens du Francoli, dans l'attaque de droite, et jetterent un pont de chevaux sur cette riviere, en couvrant leur communication par une flèche,

Le 27, ils armerent la batterie de brèche, à l'attaque de gauche vis-à-vis le fort Olivo ; ils y placèrent quatre pieces de 24, et la nommerent batterie du Roi de Rome ; ils établirent, en même temps, trois autres batteries, malgré les difficultés que présentoient le terrain, le feu du fort et une sortie que fit la garnison. C'est dans cette sortie que fut tué le Général Salm, qui à la tête d'une colonne s'opposa à la sortie, et reçut un coup de fusil au moment où il voulut porter ses troupes contre celles de la garnison. Après sa mort, les Français cessèrent de donner le nom d'Olivo à ce fort et l'appelerent fort de Salm pour honorer la mémoire de ce Général.

Le 28, les batteries ennemies commencerent à jouer ; elles démonterent quelques-unes de

nos pièces, écrasèrent le cavalier, les parapets et les batteries de l'angle mort, qui étoit la partie la moins flanquée de l'ouvrage. Malgré tous ces avantages obtenus en si peu de temps, l'ennemi n'osa pas encore risquer un assaut, tant il craignoit la bravoure éprouvée de la garnison; mais il continua son feu dans diverses directions pour démonter les pièces qui restoient encore à gauche du fort.

Le 29, à neuf heures du soir, on donna l'assaut sous les ordres du Général Ficatier*, avec une maladresse telle qu'elle auroit occasionné la perte de tous les assaillants, si les ingénieurs qui avoient fortifié cet ouvrage n'eussent pas négligé de boucher un aqueduc dont l'ouverture trouvée par les Français leur facilita les moyens de pénétrer dans le fort, et de prendre ses défenseurs à dos. Les Espagnols, quoique surpris

* Le Général Ficatier, qui, malgré les mauvaises dispositions faites par les ingénieurs Français, s'empara du fort Olivo, fut disgracié par les intrigues qu'il y avoit au quartier-général de Suchet. Il fut renvoyé en France après la prise de Tarragone, et commandoit l'escorte qui me conduisit de Reus à Lerida.

de voir les ennemis derrière eux, pendant qu'ils défendoient les brèches, où des échelles trop courtes ne leur permettoient pas même d'arriver, et obligés de faire face de tous côtés à la fois à un ennemi dont les forces augmentoient à chaque instant ; les Espagnols, dis-je, ne perdirent pas courage, ils se battirent comme des lions, et ce ne fut qu'à une heure du matin qu'accablés par la fatigue et le nombre des ennemis, ils abandonnerent le Fort Olivo, pour se retirer dans la place.

Cette action fut d'autant plus meurtrière, que la garnison se trouvoit doublée dans le moment de l'attaque. De huit jours en huit jours on relevoit les troupes qui la composoient, et au commencement du combat la garnison nouvelle arriva ; ces deux troupes réunies se montoient à plus de quatre mille hommes ; elles rivaliserent de bravoure et d'obstination ; l'ennemi eut plus de deux mille hommes tués sur la place, quoique Suchet, dans son rapport du 3 de Juin, n'accuse que 250 hommes de perte dans les 24 heures, selon l'habitude des Français de toujours diminuer leurs désavantages et

d'exagérer leurs succès ; la nôtre fut peu considérable. Suchet porte lui-même le nombre des prisonniers à huit ou neuf cents ; et le total des hommes qui se trouverent manquer aux régiments qui rentrèrent dans la place, ne monte pas à plus de mille hommes.

Je venois d'arriver de Cadix dans la frégate la Prueba, et on me donna le commandement du front et de la porte du Rosario, qui étoit vis-a-vis le fort Olivo. Je passai la nuit à cette porte pour protéger la retraite des régiments qui revenoient du combat sans que l'ennemi osât les inquiéter dans leur retraite, ce qu'il eût pu faire aisément à cause de sa supériorité en cavalerie, de la distance du fort au corps de la place, de l'obscurité de la nuit et de l'impossibilité où les batteries Espagnoles étoient de faire feu par la crainte de nuire à nos propres troupes.

Le lendemain 30, le Général en Chef de l'armée, le Marquis de Campo Verde, assembla les Généraux, les chefs de l'artillerie, et du Génie, les députés de la Junte Supérieure de Catalogne, &c. &c. &c. Après que chacun eut

dit son avis, qu'on eut entendu le mien sur la façon de faire lever le siège, la seule, selon moi, de sauver une place qui étoit hors d'état de résister à un siège en règle, à cause des défauts sans nombre dans ses fortifications, foibles, la plupart des ouvrages n'étant pas encore achevés, étant encore, sans consistance, sans fossés, ni chemin couvert, sans portes pour pouvoir se communiquer et faire sur l'ennemi de puissantes sorties pour le chasser de ses ouvrages, et recouvrer ceux dont il se mettoit en possession, &c. enfin après qu'on eut entendu l'avis d'un chacun, il fut résolu que je resterois chargé de défendre la place.

J'alléguai, sans succès, que, nouvellement arrivé, je ne connoissois ni les chefs ni les troupes, ni les autorités civiles, ni les habitants, ni la place, dont même il n'y avoit point de plan, ni les ressources du pays auquel j'étois parfaitement étranger, ni rien enfin, de tout ce qu'un Général doit connoître pour bien défendre une place confiée à ses soins : tout fut inutile, et je reçus du Général en Chef l'ordre par écrit de défendre Tarragone.

Le lendemain 31, le Général en Chef, l'état major de l'armée, et les principaux habitants quitterent la ville ; le Général promettant qu'au bout de six ou huit jours au plus tard, il viendrait avec l'armée pour dégager la place, et d'accord avec moi faire lever le siège : promesse flatteuse pour tout le monde excepté pour moi qui prévoyois bien qu'elle ne se réaliseroit pas. Mais pour ne pas jeter de découragement dans les esprits, et malgré le peu d'espérances que j'avois de pouvoir sauver la place, je me chargeai de sa défense, résolu, du moins, de la prolonger autant qu'il me seroit possible, pour donner au gouvernement le temps de prendre ses mesures, et déterminé à faire acheter bien cher à l'ennemi les avantages qu'il obtiendrait sur moi, ou même par ma chute, si elle étoit inévitable, de donner un nouveau lustre à la gloire Espagnole. En effet, Tarragone, aussi foible que nous l'avons représentée, ayant perdu le Fort Olivo, réduite à ses murailles à l'instant qu'elle me fut confiée, fit encore une défense telle qu'elle feroit honneur à une place du premier ordre, qui eût été attaquée par une armée

aussi forte et aussi bien munie de toutes choses nécessaires à un siège que l'étoit celle de Suchet lorsqu'il se présenta devant Tarragone.

Le 30, à dix heures du matin, le Général Campo Verde, à la sortie du conseil, envoya le Colonel O'Ronan, avec 1,500 hommes pour reprendre le Fort Olivo que l'on croyoit évacué par l'ennemi: il n'en étoit rien: le Colonel O'Ronan fut repoussé, et revint sur ses pas avec la perte d'une vingtaine d'hommes.

Le 31, le Général Campo Verde étant sorti de la place, je réglai le service des troupes; j'établis une police militaire; je formai les habitants en compagnies: j'occupai même les femmes à faire des cartouches, des gargousses, de la charpie, &c. En général je n'eus qu'à diriger le zèle des habitants; ni l'âge ni le sexe n'étoit pour eux une raison de se refuser à rien; plus d'une fois j'eus l'occasion d'arrêter leur ardeur, et pas une seule il ne fut nécessaire d'exciter leur dévouement. Outre les magasins du Roi, j'en formai de nouveaux des objets utiles, abandonnés par divers particuliers en quittant la place. La caisse militaire se trou-

vant réduite à 6,000 piastres ; je levai une contribution de 300,000 francs sur les principaux négociants de la ville qui s'étoient retirés à Villa Nueva, eux et leur fortune, sans payer à la sortie aucun des droits du Roi. Cette somme fut versée dans la caisse de l'intendant, Monsieur de Pombo, pour être employée sous son inspection et par mes ordres au service de la place.

Dans la nuit du 1er au 2 de Juin, Suchet commença son attaque contre le bastion d'Orléans que les Français appeloient le bastion des chanoines ; il établit sa première parallèle à 100 toises de cet ouvrage et dans une longueur de 400 toises, en l'appuyant à droite au Francoli. C'étoit le côté foible de la place ; en cela son attaque fut bien faite ; mais il n'en feignit aucune autre, en quoi il eut tort, parce que par là il me mit à même de diriger tous mes mortiers et obusiers de ce côté. Je l'incommodois également du côté de la mer par mes chaloupes canonnières et par l'artillerie du fort Francoli. Cette réunion de feux lui fit perdre beaucoup de monde, obligé comme il l'étoit de travailler souvent à découvert. Après le 2 de Juin, l'ennemi s'oc-

cupa pendant plusieurs jours à étendre et perfectionner ses travaux, faisant ses préparatifs pour établir ses batteries, malgré mes sorties et mon feu meurtrier.

Le 7, à la pointe du jour, le fort de Francoli fut battu en brèche par 25 pièces de 24, placées en 5 batteries. La mitraille de ce fort, les bombes, les obus de la place causerent une grande perte aux ennemis, mais ne purent faire taire leurs feux; le revêtement de ce mauvais ouvrage croula de toute parts, l'épaulement des batteries fut rasé; la garnison restoit à découvert exposée au feu de l'ennemi; à 7 heures du soir, j'ordonnai au Colonel Roten de l'évacuer après en avoir fait retirer l'artillerie. Il n'est donc pas vrai que ce fort fut pris d'assaut, comme le dit Suchet; mais il est certain qu'il y perdit beaucoup de monde, car il ne ménageoit pas les hommes: la perte lui étoit indifférente, il regardoit ces malheureux comme les instruments de sa fortune, et il exigeoit d'eux le service, non seulement comme soldats, mais il les employoit encore comme travailleurs, n'en ayant pu trouver d'autres dans la campagne; et pour les y con-

traîner il le traitoit avec la plus grande rigueur ; il savoit que son élévation ou sa disgrâce dépendoit du succès du siège.

Les Français après s'être emparés du fort de Francoli, établirent sur ses remparts une batterie de six pièces de 24 pour chasser les vaisseaux qui étoient de ce côté de la rade. Ils continuerent leurs travaux ; ils construisirent une seconde parallèle, qu'ils finirent le 13, et aussitôt ils établirent à 50 toises de distance une batterie contre le fort St. Charles.

Le 11, pendant la nuit, je fis sortir le Brigadier Sarsfield avec 3,000 hommes, qui combattirent l'ennemi depuis minuit jusqu'à deux heures du matin, éloignèrent ses travailleurs, et lui causerent une perte considérable ; sortie, dont ne parle pas Suchet, non plus que d'une autre faite par 300 grenadiers trois nuits auparavant, qui, selon l'ordre que je leur avois donné, allèrent dans le plus grand silence se précipiter dans les tranchées où ils trouverent la garde et les sentinelles endormies. J'avois fait cesser le feu de la place au coucher du soleil, les travailleurs ennemis continuerent tranquillement

leur ouvrage et ceux qui les soutenoient n'étant pas inquiétés s'endormirent et se laisserent surprendre par mes grenadiers qui les égorgerent tous, ou les firent prisonniers : au nombre des tués fut le commandant de la tranchée qui se défendit vaillamment ; son casque et les havresacs de ses gens furent pris par les nôtres.

Le 16 de Juin, à 10 heures du soir, l'ennemi surprit 400 hommes qui garnissoient la Lunette du Prince, ouvrage construit entre le Fort Francoli et la place. Après la prise de cette Lunette et sur son terre plein, les François construisirent avec des sacs à terre, une nouvelle batterie de brèche, serrant de plus en plus le front attaqué. Ils ouvrirent leur troisieme parallele, pousserent deux boyeaux sur l'angle saillant du chemin couvert, et sur celui de la demi-lune ; ils couronnerent la crête du glacis et exécuterent la descente du fossé au bastion d'Orléans.

Le 21, à la pointe du jour, l'ennemi commença son feu : une de mes obuses fit sauter le magasin à poudre d'une de ses batteries de brèches, ce qui retarda un peu ses opérations ; néanmoins, à cinq heures du soir, il y avoit déjà

trois brèches praticables, ce qui prouve ce que j'ai dit plus haut sur la foiblesse des fortifications de la place.

Les Français eurent encore, le même soir, un autre événement en leur faveur ; événement dont je ne puis donner les détails ici, sans lequel nous eussions plus longtemps prolongé la défense, et probablement sauvé la place ; mais les mesures les mieux concertées ne peuvent rien contre les décrets de la providence, et Dieu sans doute avoit résolu la perte de Tarragone.

Enfin, un peu avant la nuit du 21, l'ennemi en cinq colonnes assaillit le bastion St. Charles, le bastion d'Orléans, et le Fort Royal ; après une vive résistance, nos troupes abandonnerent ces ouvrages, et se retirèrent vers la place. Les Français pénétrèrent successivement par les trois brèches, se mêlèrent parmi les nôtres ; dans cette mêlée il y eut un massacre horrible de Français et d'Espagnols.

J'étois sur la muraille de la ville audessus de la porte St. Jean, avec des troupes pour secourir celles qui se retiroient ; mais les voyant venir pêle-mêle avec les Français, je fis fermer

la porte, sans quoi amis et ennemis seroient entrés dans la ville. Je criai à mes troupes de se ranger en bataille aux pieds des remparts, ce qu'elles firent bien et promptement en se séparant des Français. Aussitôt je commençai un feu terrible de mousqueterie et de mitraille qui contraignit les ennemis à se retirer, laissant dans leur fuite le sol couvert de morts et de blessés. Il y eut, cependant, un Capitaine Français qui eut la témérité d'approcher jusqu'à la porte même, avec sa compagnie de grenadiers, et ils essayerent de l'enfoncer avec la crosse de leurs fusils; mais ces malheureux payèrent bien cher leur imprudence, ils furent presque tous tués; le Capitaine et le tambour tombèrent des premiers à deux pas de la porte; et sans l'événement malheureux dont j'ai parlé plus haut, l'ennemi auroit été chassé du faubourg et des ouvrages, dans cette même nuit.

Depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, les troupes rentrèrent dans la place, par dessus les deux traverses du Rosario et de Cervantes. Le lendemain, je me fis donner un état du nombre des hommes qui manquoient dans chaque régi-

ment, et j'e fus étonné de voir que notre perte n'alloit pas au-delà de 500 hommes; celle de l'ennemi fut excessive. Ainsi les exagérations de Suchet dans ses rapports, et les cruautés qu'il exerça en faisant massacrer sans nécessité les pauvres habitants, n'avoient d'autre objet que de cacher et de venger la perte d'hommes qu'il a faite depuis le commencement jusqu'à la fin du siège.

Dans cette nuit du 21, l'ennemi ouvrit la première parallèle contre le corps principal de la place, en avant du Fort Royal, appuyant sa gauche au bastion de Sto. Domingo, et prolongeant sa droite jusqu'à la mer.

L'ennemi, maître du faubourg, l'étoit aussi du môle; il y établit une batterie de deux pièces pour commander l'embarcadere qui est dans la partie de la rade appelée Milagro.

Le 22, depuis onze heures jusqu'à une heure après midi, les deux frégates et les trois vaisseaux Anglais qui étoient dans la rade firent un feu terrible contre les travailleurs ennemis et contre les pillards qui parcouroient les maisons abandonnées du faubourg, de façon que par ce

feu, et celui de la place qui étoit continuel, l'ennemi perdit à la construction de ses ouvrages une quantité prodigieuse d'hommes. Avant la perte du faubourg les sorties se faisoient des ouvrages avancés; depuis que l'ennemi s'en étoit emparé, nous sortions par la porte du Rosario qui étoit presque vis-à-vis le fort Olivo, et les tirailleurs que j'envoyois contre l'ennemi sortoient à droite par dessus la traverse du Rosario, et à gauche par dessus la traverse de Cervantes. Je fus donc dès-lors obligé de renoncer à des sorties considerables, ne pouvant mettre dehors une troupe en ordre en la faisant passer par dessus les traverses, ni la faire sortir par la porte du Rosario, trop éloignée du faubourg.

Les jours qui suivirent, l'ennemi ouvrit une seconde parallèle à 60 toises pour préparer son attaque et ses batteries de brèche contre le corps de la place; il poussa ses travaux: le feu continua de part et d'autre, et les bombes des Français ne cessèrent de tomber dans la place.

Dans la nuit du 27 au 28, l'ennemi ayant fini ses travaux, il arma ses batteries, et le 28,

à la pointe du jour, il commença à battre en brèche le corps de la place à 30 toises de distance, avec 14 pièces de 24, qui au bout de huit heures de temps firent une brèche considérable, et d'autant plus facile à approcher que la place n'avoit ni fossés, ni chemin couvert ; le rocher sur lequel la muraille est construite n'avoit pas permis de faire ces ouvrages, et, par conséquent, la nature du terrain avoit obligé les Français à se servir de sacs à terre pour se couvrir plus promptement et construire les épaulements de leurs batteries.

“ La fureur du soldat Français,” dit Suchet, dans son rapport du 29 de Juin, “ étoit exaltée
 “ par la résistance de la garnison, qui attendoit
 “ chaque jour sa délivrance du dehors, et qui
 “ devoit en assurer le succès par une sortie générale.”

En effet, la garnison déploya pendant le siège une grande constance et une grande bravoure ; elle eût sauvé la place, si elle eût été secourue par l'armée. C'est pourquoi Suchet pressa ses attaques, et sacrifia moitié plus de monde qu'il n'en eût perdu par un siège conduit régulièrement. Moi, de mon côté, je sollicitois vivement

ce secours, et voyant sur les hauteurs environnant la campagne de Tarragone les avant-postes de l'armée Espagnole, je dus naturellement croire aux assurances positives que me donnoit chaque jour le Général Campo Verde, de venir attaquer l'ennemi par derriere, et concevoir l'espérance de pouvoir conserver la place et sauver la province : (*Voyez les lettres où sont contenues ces cruelles et trompeuses promesses.*) Je résolus, donc, de me défendre jusqu'à la dernière extrémité; ainsi je fus conduit à cette terrible journée du 28, dont je donne les détails au Gouvernement Espagnol dans mon rapport du 30 de Juin, que Suchet me promit de laisser passer à Cadix, mais qu'il envoya à son maître.

Ce rapport, publié par Napoléon, n'est pas exact; il en supprime ou change ce qui lui convient. Pour le rétablir dans son intégrité, je le joins ici, en marquant par des caracteres italiques les changements et suppressions que Buonaparté a jugé à propos de faire au véritable. L'on y verra que je n'accuse pas les Anglais de la perte de Tarragone, comme Buonaparté a voulu le faire croire; mais que je me

borne à rendre compte de ce qui se passa entre le commandant de la division Anglaise Skerret et moi, quand il vint me voir, le 26, à dix heures du soir, jour de son arrivée.

Loin de rejeter la prise de Tarragoné sur les Anglais, je me plais à reconnoître publiquement l'assistance que j'ai reçue de l'escadre de trois vaisseaux et de trois frégates commandée par le Commodore Codrington, capitaine du vaisseau le *Blake*, de 74 canons, son activité et ses mesures judicieuses dans tout ce qu'il a fait pour m'aider à defendre la place, et la bonne grâce qu'il a mise dans tous ses rapports avec moi. Il voulut bien se charger de la police de la rade, où était un grand nombre de vaisseaux marchands à bord desquels s'étoient retirées plusieurs familles de la ville. Il faisoit transporter nos malades et nos blessés dans les hopitaux des côtes et des îles voisines. Le feu continuel de l'escadre sur les ouvrages et les travailleurs de l'ennemi gênoit son approche de la place, et obligea les Français d'ouvrir pour les convois qu'ils faisoient venir de Tortosa une nouvelle route par Balaguer, hors de la portée du canon de l'escadre.

Je dirai donc, avec vérité, que si j'avois été secouru par l'armée de terre comme j'ai été secondé par l'escadre du Commodore Codrington, Tarragone n'eût certainement pas succombé.

“ TRES-EXCELLENT SEIGNEUR,

“ Le 28 du courant, à la pointe du jour,
 “ l'ennemi commença le feu pour battre en
 “ brèche la courtine du front de St. Jean, à
 “ l'angle qu'elle forme avec le flanc gauche du
 “ boulevard St. Paul. Notre artillerie et notre
 “ infanterie se conduisirent héroïquement. Elles
 “ parvinrent plusieurs fois à faire cesser le feu
 “ de l'ennemi, et à retarder une opération qui
 “ nous menaçoit de l'assaut. La situation de
 “ Tarragone devint en ce moment extrêmement
 “ critique; car par le manque de barques, de
 “ temps et d'occasion, je me trouvois dans l'im-
 “ possibilité de sauver ma garnison par mer:
 “ je ne le pouvois pas non plus par terre,
 “ parce que l'ennemi m'entouroit avec toute
 “ son armée, et attendoit ma sortie pour me
 “ repousser.

“ Parler de capitulation, n'étoit pas digne

E

—

“ de la défense héroïque qu’avoit faite la place,
 “ et la garnison ne vouloit autre chose que
 “ se délivrer des Français.

“ Le Marquis de Campo Verde m’avoit pro-
 “ mis de se présenter avec l’armée pour me
 “ secourir ; les Anglais étoient arrivés deux
 “ jours avant, avec une autre division de
 “ troupes pour me soutenir ; mais ils ne se dé-
 “ terminèrent pas à débarquer lorsqu’ils virent
 “ le danger ou se trouvoit la place d’être em-
 “ portée, et, ainsi, malgré le secours de nos
 “ troupes et la présence de nos Alliés, je me
 “ vis réduit à mes propres soldats. Dans cet
 “ état de choses, connoissant l’activité de
 “ l’ennemi qui devoit ne pas perdre un
 “ moment pour m’attaquer, avant que s’ef-
 “ fectût l’opération mal combinée pour
 “ faire lever le siège ; opération qui duroit de-
 “ puis plusieurs jours, je pris le parti qui ap-
 “ partenoit à l’honneur Espagnol, à mon ca-
 “ ractère, à ma réputation personnelle, et je
 “ résolus de mourir en combattant, avant de
 “ songer à me rendre.

“ Je prévoyois d’avance les deux conséquen-
 “ ces infaillibles que devoit entraîner ma résis-

“ tance : ou la confusion, la défaite, la fuite de
 “ l’ennemi, et la levée du siège, si j’étois victo-
 “ rieux ; ou, si je succombois, et que l’ennemi
 “ pénétrât dans la place, *je voyois le carnage*
 “ *général des troupes et du peuple, le pil-*
 “ *lage, les violences, &c. &c. &c.* Mais en
 “ prévoyant tout cela, en me déterminant à re-
 “ cevoir et repousser les Français sur la brèche,
 “ je consultai encore si ma force étoit capable
 “ de cette entreprise, une des plus héroïques
 “ que la guerre présente, et à laquelle peu
 “ d’hommes savent se résoudre.

“ En effet, je reconnus que j’avois encore
 “ 8,000 hommes des meilleures troupes, des
 “ plus aguerries de l’Espagne, qui s’étoient
 “ immortalisées dans la défense de Tarragone,
 “ et auxquelles il ne manquoit que ce dernier
 “ effort pour compléter l’ouvrage.

“ Résolu donc de résister aux assauts de l’en-
 “ nemi, j’établis, en face de la brèche, deux ba-
 “ taillons de grenadiers provinciaux et le ré-
 “ giment d’Almeria, avec ordre de ne pas tirer
 “ un seul coup de fusil et de se précipiter sur la
 “ brèche aussitôt que les Français s’y présen-

“ teroient, pour repousser leur colonne à la
 “ baïonnette (car c'est ainsi que dut s'exécu-
 “ ter cette terrible opération) et que, les obli-
 “ geant à se retirer, on en fit un tel carnage,
 “ qu'ils n'osassent plus y revenir une seconde
 “ fois,

“ Je fis distribuer aux soldats du vin, de l'eau
 “ de vie et du tabac; je leur parlai moi-même
 “ jusqu'à les enflammer, et je pris toutes les
 “ précautions qui doivent se prendre en pareil
 “ cas. Le résultat ne répondit point à mes es-
 “ pérances. Nos troupes reçurent les Fran-
 “ çais avec une fermeté digne d'envie, *repous-*
 “ *sant la première de leurs colonnes*, mais elles
 “ ne suivirent pas tout-à-fait mes instructions,
 “ qui étoient d'attaquer dans son mouvement la
 “ colonne assaillante, et le régiment d'Almeria
 “ céda bientôt le terrain qu'il occupoit pour
 “ soutenir les grenadiers et leur servir de ren-
 “ fort et de réserve.

“ Enfin, 2,000 grenadiers ennemis, soutenus
 “ par 5 à 6,000 hommes, sans compter le gros
 “ de l'armée de Suchet, qui environnoit la place
 “ de toutes parts, entrèrent par la brèche.

“ Nos troupes commencèrent à se retirer en
 “ désordre de la muraille, et bien que tous les
 “ officiers et moi fissions tous nos efforts pour
 “ les retenir et les engager encore à charger
 “ de nouveau et à se défendre dans les rues,
 “ cela fut impossible. Les soldats croyant
 “ trouver leur salut dans la fuite, se jeterent du
 “ côté de la mer, sauterent les murailles et les
 “ palissades, et chercherent à s'enfuir ; mais
 “ ils furent faits prisonniers par les troupes
 “ ennemies qui nous investissoient du côté du
 “ chemin de Barcelone.

“ A mesure que nos troupes cédoient, les
 “ ennemis occupoient les remparts de la vieille
 “ et de la nouvelle enceinte et entroient dans les
 “ rues, où tout fut tué, blessé, *ou au moins*
 “ *volé*, sans distinction de classe, d'âge ni de
 “ sexe. La tragedie fut moins cruelle parce-
 “ que les officiers Français, pleins de généro-
 “ sité, sauverent tout ce qu'ils purent, et s'ex-
 “ poserent à être eux-mêmes victimes de leurs
 “ soldats *qui, brûlant de la soif d'argent, ne*
 “ *songeoient qu'à voler et à tuer.*

“ En ce moment, allant moi-même à la

“ porte de Saint Maxin, pour y réunir, s’il étoit
 “ possible, quelques soldats, charger avec eux
 “ l’ennemi, les sauver pendant la nuit, ou en-
 “ treprendre de nous faire jour, je fus blessé
 “ d’un coup de baïonnette dans le ventre et
 “ fait prisonnier par un détachement ennemi.
 “ Dès lors, le bruit courut que j’avois été tué,
 “ et le désordre général s’augmenta à tel point
 “ qu’on voyoit des soldats, jeter leurs armes,
 “ prendre la fuite, et tomber de cette manière
 “ entre les mains des ennemis qui les firent
 “ tous prisonniers.

“ Tarragone, enfin, après un siège des plus
 “ obstinés, durant lequel il ne me restoit à
 “ prendre aucunes de ces mesures que dicte
 “ l’art de la défense, et que permettoient le peu
 “ de bras et de matériaux ; Tarragone a été
 “ perdue au milieu des horreurs qu’entraînent
 “ l’héroïsme d’une garnison qui ferme les
 “ oreilles à toutes les propositions d’accom-
 “ modement et de capitulation, *dans la soirée du*
 “ 28 Juin, jour mémorable dans la postérité,
 “ par la fin tragique de cette ancienne capi-
 “ tale de l’Espagne *Citérieure*, qui a souffert

“ pendant le siège, de voir détruire ses temples,
 “ ses édifices par six à sept mille bombes ou
 “ grenades, et une innombrable quantité de bou-
 “ lets et de balles qui ont couvert d’épouvante
 “ les Iles de Majorque et de Minorque, et les
 “ côtes de la Méditerranée, dont les hôpitaux
 “ se sont remplis de ses défenseurs blessés ;
 “ qui a vu, enfin, au dernier moment de son
 “ existence, le sacrifice de tant de victimes
 “ égorgées, pour n’avoir pas voulu souffrir
 “ l’esclavage de l’ennemi ; qui n’a pas pris
 “ une place forte, ni une ville magnifique,
 “ mais un monceau de ruines, qui sert de
 “ cercueil aux innombrables martyrs du pa-
 “ triotisme le plus pur, immolés pour la
 “ liberté et l’indépendance de la Monarchie
 “ Espagnole, et qui par leur mort ont mé-
 “ rité que leur mémoire soit gravée sur le
 “ marbre et sur le bronze, pour servir
 “ d’exemple à nos successeurs dans les siècles
 “ à venir.

“ Le jour suivant, le Général Comte de Su-
 “ chet, me fit conduire, sur un brancard, à son
 “ Quartier-Général de Constanti, où je trouvai

« les Généraux Courten, Cabrer, le Brigadier
 « Mesina, et autres chefs qui avoient été faits
 « prisonniers avec 7,800 et tant d'hommes, dont
 « 400 officiers, qui ont été conduits en France.
 « Le Général me fit appeler chez lui, et en
 « présence des principaux officiers de son
 « armée, *et des miens*, me dit hautement que
 « j'étois la cause de toutes les horreurs que ses
 « troupes avoient commises dans Tarragone,
 « parce que je m'étois défendu au-delà des
 « bornes que prescrivent les lois de la guerre,
 « et que celles-ci lui ordonnoient de me punir
 « même de la peine de mort, pour ne pas lui
 « avoir demandé à capituler aussitôt que la
 « brèche avoit été ouverte ; qu'entrant par as-
 « saut, il avoit droit de mettre tout à feu et à
 « sang*, et que par conséquent l'assiégé devoit

* Carnot, dans son ouviage sur la défense des
 places fortes, tracé par Buonaparté lui-même, et ré-
 digé par son ordre, lequel est à sa troisieme édition,
 dit, Chapitre 1er, page 7 :—

‘ Le coupable, s'il arrivoit qu'une place fût par
 ‘ événement emportée d'assaut après une résist-
 ‘ ance courageuse et bien entendue, ne seroit point
 ‘ celui qui l'auroit soutenu au péril de sa vie,

“ arborer le pavillon blanc pour capituler aus-
 “ sitôt que la brèche étoit ouverte.

“ Je lui répondis que, s’il est vrai que les
 “ lois de la guerre prescrivent que, si l’assail-
 “ lant pénètre, il peut livrer au sac, à l’incendie,
 “ et au fil de l’épée la ville et les habitants, et
 “ qu’elles indiquent en conséquence le moment
 “ où l’assaut va avoir lieu, pour capituler ; ces
 “ mêmes lois, cependant, ne prohibent pas à
 “ la garnison de se défendre, et de chercher à re-
 “ pousser les assauts ; que j’avois résisté parce
 “ que j’avois des forces suffisantes pour pou-

‘ mais celui qui abuseroit de sa victoire. Le pre-
 ‘ mier a rempli héroïquement ses devoirs, le se-
 ‘ cond déshonore son triomphe. Et qu’on ne
 ‘ dise point que le pillage est un droit de la
 ‘ guerre : ce droit n’exista jamais que parmi les
 ‘ barbares ; les Généraux les plus recommandables
 ‘ se sont, dans tous les temps, efforcés de le ré-
 ‘ primer, et souvent ils y ont réussi, ainsi que le
 ‘ fit M. le Maréchal de Saxe, à la prise de Prague,
 ‘ qu’il emporta par escalade. Il y donna de si
 ‘ bons ordres, que les soldats ne commirent aucun
 ‘ excès dans la ville.’

Voilà comme parle et fait parler Buonaparté
 pour éblouir ; mais il agit d’une manière toute
 différente pour effrayer.

“ voir repousser les siennes, ce que j’aurois sans
 “ doute obtenu, si mes dispositions, telles que
 “ je les avois ordonnées, eussent été suivies ; que,
 “ d’ailleurs, j’attendois du secours le jour
 “ suivant, de la part de Campo Verde, et du
 “ côté de la mer, &c. ; et qu’ayant résisté
 “ jusqu’à ce que la brèche eut été ouverte,
 “ j’aurois passé pour un lâche si je n’avois pas
 “ osé la défendre : qu’enfin aucune loi ne me
 “ défendoit de repousser les assauts.

“ Le Général Suchet, convaincu par les
 “ puissantes raisons que je lui donnois avec
 “ *la dignité propre de mon caractère de Géné-*
 “ *ral en chef d’une si brave garnison, ne*
 “ *douta plus que, si j’eusse réussi à le repous-*
 “ *ser, la guerre de Catalogne auroit changé*
 “ *entièrement d’aspect ; que lui, Suchet, sa-*
 “ *chant avec certitude, que j’attendois à cha-*
 “ *que instant des secours, s’empressa et anti-*
 “ *cipa l’attaque autant qu’il lui fut possible,*
 “ *parcequ’il craignoit de ne pas réussir dans*
 “ *son entreprise, s’il tardeoit un peu plus, et*
 “ me traita, enfin, ainsi que tous les autres of-
 “ ficiers, généraux et particuliers, avec toute la

“ distinction dont nous nous sommes rendus
“ dignes par notre résistance, que les Fran-
“ çais avouent avoir été la plus grande qu'ils
“ eussent éprouvée, parce que, quoique d'au-
“ tres places eussent prolongé davantage
“ la durée du siège, c'étoit parce qu'elles
“ n'avoient pas été attaquées aussi en
“ règle, avec un train d'artillerie aussi
“ formidable et une si grande opiniâtreté,
“ parce que la grande et continuelle perte
“ d'hommes des deux côtés ne décourageoit
“ ni les assiégeants ni les assiégés : c'est
“ pourquoi, ce siège fut plus meurtrier, puis-
“ qu'il y a péri au-delà de 18,000 hommes,
“ tant Français qu'Espagnols ; personne n'en
“ pourra douter après avoir vu le feu cons-
“ tant et terrible que nous nous faisons réci-
“ proquement, jour et nuit, de toutes espèces
“ d'armes, les morts, les blessés et les prison-
“ niers, dans les sorties : ainsi, les Français
“ ont perdu 19 officiers du génie ; 31 d'ar-
“ tillerie, 14 Colonels commandants de régi-
“ ment, le Général Salm, et plus de 12,000
“ hommes. Nous avons perdu 32 officiers
“ d'artillerie et 6,000 hommes en tout.

“ La garnison s'est conduite héroïquement
“ dans la défense, jusqu'au moment de l'assaut :
“ elle a montré alors de la foiblesse ; le soldat
“ a cédé, et s'est intimidé. Les officiers, au
“ contraire, se sont toujours parfaitement con-
“ duits, et, le sabre à la main, ont fait les plus
“ grands efforts pour contenir les soldats, et
“ les réunir pour qu'ils fissent résistance, et
“ attaquassent les Français qui les pour-
“ suivoient dans les rues et les tuoient. Mais
“ à chaque instant leur terreur augmentoit,
“ et ils se laissoient sabrer par nous-mêmes,
“ sans pour cela se résoudre à recommencer le
“ combat.

“ Tout a conspiré contre cette pauvre gar-
“ nison. Campo Verde lui offrit, en sortant,
“ de venir au plutôt la secourir et la délivrer ; il
“ ne l'a pas fait, quoiqu'il ait renouvelé jour-
“ nellement sa promesse, comme on peut le
“ voir par plusieurs lettres que j'ai conservées
“ et dont une copie est donnée dans l'appendix.
“ Le royaume de Valence a envoyé pour se-
“ courir la place le Général Miranda avec
“ une division des troupes de ce royaume, qui
“ débarqua à Tarragone, et le jour suivant se

“ rembarqua et alla se joindre à l’armée de
“ Campo Verde. Une division Anglaise se
“ présenta, le 26 : le Colonel Skerret, qui la
“ commandoit, descendit à terre, le soir, pour
“ conférer avec moi, et me demanda ce que je
“ voulois qu’il fît de sa troupe. Je lui répondis
“ que, s’il vouloit débarquer et entrer dans la
“ place, il seroit reçu avec joie et traité comme
“ il le méritoit ; qu’il n’avoit qu’à choisir le
“ point qu’il vouloit défendre, et que je le
“ lui accorderois ; mais que tout cela devoit
“ être à son choix, puisque je ne voulois
“ lui rien commander, ni le conseiller. Le 27,
“ les commandants du génie et de l’artillerie de
“ cette division Anglaise vinrent reconnoître le
“ front attaqué ; et convaincus que la place étoit
“ hors d’état de résister, ils retournerent à leurs
“ vaisseaux, de sorte que tous s’éloignerent de
“ la place, et ils étoient venus pour la secourir.
“ Cet abandon de la part de ceux qui venoient
“ pour la sauver, fut le pire de tout ; il fit tant
“ d’impression sur l’esprit des soldats, qu’ils
“ commencerent à prévoir qu’ils étoient per-
“ dus ; ils se laisserent abattre ; ils ne résis-

« toient qu'a cause de mes continuelles exhor-
 « tations, parce qu'ils voyoient mon sang-
 « froid et la confiance où j'étois que s'ils execu-
 « toient mes ordres, les Français n'entreroient
 « pas : ce raisonnement ne pouvoit valoir que
 « pendant quelques heures ; mais bientôt
 « l'idée de se voir abandonnés s'emparoit de
 « leur esprit et les dominoit partout,

« Si le Marquis de Campo Verde n'eût pas
 « promis de venir nous secourir, sans remplir
 « sa promesse ; si le Général Miranda ne se
 « fût pas montré dans la place avec sa division,
 « pour qu'on la vît paroître et disparoître
 « comme un éclair ; si la division Ang-
 « laise ne se fût pas fait voir ; enfin, si
 « l'on n'eût pas dit à la garnison, qu'elle alloit
 « être secourue, tous les jours, et à chaque in-
 « stant de sa dernière extrémité, persuadée
 « qu'elle devoit compter sur ses seules forces,
 « elle auroit valu bien davantage ; mais cette
 « réunion de choses, si bonne, si excellente en
 « apparence, et très-nuisible dans la réalité,
 « parcequ'elles ne reposoient sur aucun plan,
 « bon ou mauvais, a découragé la garnison, et

“ a été la cause de la fatalité par laquelle la
 “ troupe perdit tout le mérite qu'elle s'étoit
 “ acquis jusqu'au moment de l'assaut, dans
 “ lequel avec un quart d'heure qu'on auroit
 “ combattu de plus, on auroit vu l'ennemi
 “ arrêté, se retirer ensuite, et la terreur
 “ ne se seroit pas introduite parmi les soldats,
 “ jusqu'à ne pas vouloir s'arrêter par mes
 “ efforts et ceux des officiers pour les con-
 “ tenir et les faire revenir à la charge.
 “ Mais les officiers qui se maintinrent jus-
 “ qu'à la fin, et qui se signalèrent ce soir-là
 “ méritent toute l'estime de la nation et du
 “ gouvernement, et ont droit à une dis-
 “ tinction, qui devroit être une croix rouge
 “ de bras égaux, pendant d'une couronne
 “ royale d'or, avec une palme qui est les
 “ armes de Tarragone, et de l'autre côté,
 “ l'inscription, plutôt mourir que se rendre.

“ Mais cette distinction ne doit être portée
 “ que par ceux que j'inclus dans la liste ci-
 “ jointe, puis qu'un grand nombre a fui de
 “ Tarragone, pour éviter la fatigue et le dan-
 “ ger, les uns sans permission, les autres la

“ sollicitant sur des prétextes bien peu honor-
 “ ables, d'autres feignant d'être malades,
 “ d'autres enfin commettant des bassesses pour
 “ couvrir leur pusillanimité ; et ceux-là ne
 “ méritent non-seulement aucune distinction,
 “ mais doivent être privés de leurs emplois :
 “ autrement ils auroient encore l'impudence
 “ de se présenter avec leurs décorations, et de
 “ dire qu'ils ont été au siège.

“ La plus grande partie des corps ont été
 “ commandés par des capitaines à défaut des
 “ chefs qui étoient partis. Ces capitaines
 “ doivent être faits chefs, et ceux qui se sont
 “ éloignés, qui ont été s'amuser à Villaneuva
 “ et ailleurs, doivent être destitués : s'il en étoit
 “ autrement, justice ne seroit pas faite, et il
 “ faut que justice se fasse.

“ *La liste ci-jointe fait voir en même temps*
 “ *les dignes officiers qui ont mérité ma re-*
 “ *commandation à son Altesse, outre la ré-*
 “ *compense de distinction. Son Altesse fera*
 “ *ce qui lui paroitra le plus convenable re-*
 “ *lativement à ces officiers.*

“ Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais

“ rien demandé et je ne veux aujourd’hui
 “ autre chose que d’être échangé, s’il est pos-
 “ sible. Je le désire vivement pour rentrer
 “ en campagne ; et en attendant, j’espère que
 “ ma femme, qui se trouve à Majorque, re-
 “cevra une partie de mes appointements ; chose
 “ que je ne demanderois pas, non plus, si mes
 “ biens n’étoient pas au pouvoir de l’ennemi.

“ Avant de perdre la place j’ai écrit et dit
 “ clairement que d’après les opérations qu’on
 “ faisoit, ou pour mieux dire, qui se médi-
 “toient, on perdrait indubitablement la place,
 “ la garnison et l’armée. La Junte supérieure
 “ de la principauté pourra vous instruire de tout,
 “ parce que j’ai toujours eu soin de la prévenir
 “ de ce qui se passoit ; elle a fait de son côté tout
 “ ce qu’elle a pu pour qu’on entreprît l’opéra-
 “ tion de faire lever le siège, la seule dont il fal-
 “loit s’occuper et qu’il falloit exécuter sans
 “ retard, et d’accord avec moi, quels que fussent
 “ le nombre et l’espèce des ennemis que nous
 “ avions à combattre ; mais tout fut inutile, et
 “ chaque jour on pensoit moins à cela au quar-
 “ général, ainsi qu’on peut s’en assurer par la

“ lettre du Général Campo Verde par laquelle
 “ il m’ordonne de lui envoyer 3,000 hommes
 “ des meilleures troupes de la garnison, qui
 “ devoient s’embarquer dans la nuit du 27 au
 “ 28, sous les ordres du Colonel O-Ronan,
 “ qui s’étoit présenté chez moi à 11 heures
 “ du soir. J’ordonnai qu’il s’embarquât avec
 “ le régiment d’Almeria ; mais cette dispo-
 “ sition n’eut pas lieu, et personne ne revit le
 “ Colonel O-Ronan.

“ Par la même lettre on peut voir la confu-
 “ sion qui règnoit au quartier-général, où le
 “ Marquis de Campo Verde croyoit qu’une di-
 “ vision de 4,000 Anglais étoit arrivée dans la
 “ place ; et le commandant Anglais m’a as-
 “ suré qu’il n’avoit que 1,000 hommes qui
 “ étoient sortis de Cadix le 9 de Juin. Il
 “ vouloit aussi que les troupes qu’il deman-
 “ doit s’embarquassent la même nuit : il ne
 “ pouvoit, cependant, ignorer que cela étoit im-
 “ possible, car je n’avois d’autres moyens que
 “ ceux que me pouvoient fournir les Anglais,
 “ et, dans ce moment, ils n’en avoient aucuns
 “ de disponibles.

“ Enfin, par les copies des lettres ci incluses,
 “ Votre Excellence pourra voir qu’il ne m’est
 “ rien resté à faire, et Son Altesse peut croire
 “ que la gloire des armes Espagnoles, dans
 “ telle autre occasion que ce soit, n’acquerra
 “ jamais une plus grande réputation qu’elle
 “ ne l’a fait par la défense de Tarragone;
 “ sur quoi je m’en rapporte à ce que dira l’en-
 “ nemi lui-même, qui étant dans l’usage de di-
 “ minuer notre mérite, ne peut être soupçonné
 “ de flatterie dans cette occasion.

“ *Le Général ennemi qui sait combien*
 “ *il est important à tout homme en place, et*
 “ *surtout à celui qui comme moi a été*
 “ *chargé d’une opération aussi grande que*
 “ *celle de la défense de Tarragone, de faire*
 “ *connoître les faits tels qu’ils sont en effet,*
 “ *avant que l’opinion publique soit formée*
 “ *sur des bruits vagues et exagérés, m’a*
 “ *accordé la demande que je lui ai faite d’un*
 “ *officier pour aller de ma part présenter*
 “ *à V. Ex. le rapport de ce qui s’est passé.*

“ *J’espere que V. Ex. voudra bien or-*

“ donner l'impression littérale de cette ex-
 “ position, ainsi qu'il convient à la cause
 “ publique, à l'honneur national, à celui de
 “ Tarragone et de la Principauté de Cata-
 “ logne, à la gloire des officiers, à celle de
 “ la garnison, et à la mienne en particulier,
 “ qui pourroit souffrir de mon silence, si je
 “ ne rendois pas compte de ma personne et de
 “ mes opérations.

“ Dieu garde V. E. beaucoup d'années,

“ Constanti, 30 de Juin, 1811,

“ Très-Excellent Seigneur,

“ JEAN SENEN DE CONTRERAS,

Très-Excellent Seigneur le Ministre
 de la Guerre.

Pendant mon séjour au quartier-général de
 Constanti, ensuite à Reus, le Général Suchet
 me traita avec toute sorte d'égards et de dis-
 tinctions ; mais j'étois toujours gardé par dif-
 férents officiers, et j'avois deux factionnaires à
 la porte de ma chambre. On venoit me chercher
 presque tous les jours pour me mener diner

chez Suchet, ou chez quelqu'autre Général, et ils paraissoient vouloir se disputer à qui me feroit plus d'avances. Il n'y a pas de dignités, de commandement, de richesses qui ne me fussent offerts, si je quittois le service d'Espagne et celui de Ferdinand VII pour passer à celui de Buonaparté; employant pour me séduire les discours les plus étudiés, et tâchant de me persuader l'impossibilité où, selon eux, étoit l'Espagne de jamais recouvrer son indépendance, même aidée par toute la puissance des Anglais, et peignant ceux-ci comme la cause de toutes les calamités de la guerre actuelle; ajoutant que bientôt l'Espagne, abandonnée à elle-même, seroit forcée de se soumettre, faute de ressources, de forces, et surtout de tête pour la diriger; puisque, jusqu'à présent, il ne s'étoit pas trouvé un homme qui eût réuni en sa faveur l'opinion générale, sans quoi il étoit impossible de défendre, avec apparence de succès, une nation dans une position aussi critique; que l'aveuglement le plus complet, l'absence totale de la raison, pouvoient seuls faire concevoir l'espérance de se tirer avec succès d'une guerre qu'eux-

mêmes avouoient être injuste de leur part *, mais absurde de celle du Gouvernement Espagnol ; contraire aux intérêts de la nation et à celui de chaque individu en particulier.

Je répondois à ces Messieurs, que nos opinions étoient bien différentes ; que, selon moi, les Français ne seroient jamais maîtres de l'Espagne ; que la guerre pourroit être longue, mais qu'à la fin ils seroient chassés, même quand l'Angleterre retireroit son assistance, ce qui n'étoit pas croyable ; qu'en Espagne il y avoit des hommes capables d'organiser les armées, de les aguérir et d'user avec énergie des immenses ressources de la nation ; et qu'à l'instant où l'un de ces hommes se trouveroit autorisé à déployer ses talents, les Français verroient commencer leur ruine ; que pour se convaincre de cette vérité il suffisoit de se rappeler ce qu'avoit fait la Nation Espagnole, lorsque sur-

* Ce sont les paroles même de Suchet, à sa table, la nuit du 29 de Juin, à Constanti, en présence de ses officiers, et des Généraux Espagnols Courten, Cabrer, et Messina, et des domestiques qui servoient.

prise et attaquée dans l'instant où les Français étoient maîtres des places fortes, des armées, et du gouvernement, l'indignation générale l'avoit soulevée et réunie ; lorsqu'une masse irrégulière de paysans, rassemblés à la hâte, avoit fait mettre bas les armes à ces armées Françaises jusque-là la terreur de l'Europe, les avoit battus à Bailen, chassés de Valence, de Madrid, contraints à lever le siège de Saragosse, forcés à repasser l'Ebre, et à chercher un asile dans les montagnes de la Biscaye : que si, alors, on eût bien dirigé l'enthousiasme national, il n'y auroit pas eu une seconde campagne ; que, malgré les fautes commises par l'inexpérience des nouvelles Autorités qui se sont succédées dans le Gouvernement Suprême, la haine des Espagnols envers les Français s'étoit accrue par l'injustice de leur agression, l'atrocité de leur conduite envers le peuple et les prisonniers : qu'il n'y avoit rien de si facile que d'organiser toute la jeunesse capable de porter les armes ; que si on ne l'avoit pas fait jusqu'à présent, on ne devoit pas croire pour cela qu'on ne le feroit pas dans la suite, et qu'enfin,

malgré tout ce qu'on pouvoit dire, nous savions fort bien que les Français ne se maintenoient en Espagne qu'à force de sacrifices d'argent et d'hommes, puisque, depuis le commencement de l'invasion jusqu'à l'instant de la prise de Tarragone, il étoit entré en Espagne sept cents mille hommes d'infanterie et soixante-dix mille de cavalerie, dont un demi-million avoient été tués ; que c'étoit une erreur grossiere, un conte méprisable, une honteuse ignorance du caractere Espagnol que de vouloir persuader à l'univers, que cette brave nation s'étoit levée, et avoit pris les armes à l'instigation des Anglais, des moines et des gens d'Eglise ; que, quand l'Espagne indignée se souleva, ce fut par un mouvement spontané, pour venger les injures faites au peuple et à la Famille Royale, pour éviter la honte de recevoir un roi d'une main ennemie, un autre roi que son souverain légitime, et pour secouer un joug étranger ; que ces idées innées dans le cœur de tout Espagnol étoient plus anciennes parmi nous que l'institution des moines et l'amitié des Anglais.

Que, relativement à la proposition de quitter

le service de ma patrie pour m'enrôler sous les drapeaux ennemis, il faudroit que je fusse aussi dépourvu de bon sens que d'honneur, en voyant la maniere méprisante dont les Français eux-mêmes traitoient ceux des Espagnols qui avoient eu la bassesse d'écouter de pareilles propositions. En effet, je ne vis jamais s'asseoir à la table de Suchet aucun de ces déserteurs, et quand ils étoient admis dans son sallon, personne ne leur adressoit jamais la parole : remarque que firent comme moi les autres Généraux Espagnols pris à Tarragone.

A l'éloge pompeux que Suchet me faisoit de Buonaparté pendant mon séjour à Saragosse, j'opposois celui de Ferdinand VII et la bonté de sa cause ; enfin, je finis par proposer à Suchet de quitter lui-même le service de Buonaparté, et de passer à celui de Ferdinand VII. Cette proposition mit fin à celles de Suchet ; il ne me revit plus.

Tous ces discours percerent dans le public, particulièrement quand nous fumes à Saragosse ; ils augmentoient l'affection que les habitants de toutes les classes avoient pour moi ; ils voyoient

avec plaisir que si j'avois su défendre la bonne cause les armes à la main, je ne craignois pas de la soutenir dans les fers et au milieu de nos ennemis, sans m'inquiéter des désagréments que mon patriotisme pouvoit m'attirer.

Du 29 de Juin au 9 de Septembre, j'ai toujours suivi les mouvements du quartier-général, de Constanti à Reus, de Reus à Lérida, et de Lérida à Saragosse. Dans les lieux où il n'y avoit pas de château, j'étois logé et hébergé chez le bourgeois, pour compte des municipalités ; mes gardes ne me quittoient pas. A Lérida je fus enfermé au château, et commençai à recevoir les rations ; elles furent en diminuant à mesure que Suchet perdoit l'espoir de m'attirer à son parti.

Le 9 de Septembre, le Général Suchet partit de Saragosse pour Valence ; le 11, à une heure après-midi, l'on vint m'avertir de me préparer à partir pour la France ; l'on avoit eu en même-temps la précaution de faire fermer les portes et les barrières de Saragosse pour que les habitants ne songeassent pas à m'arracher des mains de mes gardes, ou n'avertissent ceux du dehors,

A quatre heures nous nous mîmes en route, plusieurs officiers et soldats Espagnols prisonniers comme moi, sous l'escorte du onzieme bataillon du train d'artillerie et d'une trentaine d'hommes de cavalerie, le tout commandé par le Lieutenant-Colonel Le Long, qui nous conduisit jusqu'à Pau. Cet officier, et tous ceux qui m'avoient escorté précédemment, répondoient de moi sur leur tête. Au surplus, les ordres donnés à tous les commandants d'un convoi de prisonniers sont de faire fusiller, non-seulement tous ceux qui s'écartent du gros de la troupe, mais ceux que la fatigue ou la maladie force-roient de rester en arrière. En général, ces ordres sont exécutés, mais plus ou moins strictement, selon le degré d'humanité ou de cruauté du soldat et du commandant de l'escorte. Je dois dire à l'avantage du Lieutenant-Colonel Le Long, qu'il a sauvé la vie à un de ces malheureux malades, et l'a laissé dans un village auprès d'Huesca, sur le reçu de l'Alcade du lieu, malgré les instances de l'un des officiers du convoi, qui vouloit faire mettre à exécution l'ordre précité.

Le Lieutenant-Colonel Le Long me conduisit jusqu'à Pau ; là il me remit entre les mains de la gendarmerie. Alors je demandai la solde due aux prisonniers de guerre de mon grade, selon le règlement de Napoléon ; le Commissaire des Guerres ne voulant pas la payer, il fallut en référer au Général commandant la division militaire résidant à Bayonne. Sur une note officielle que je lui fis passer par le commandant de la ville de Pau, il décida que l'on me payeroit selon le règlement de Napoléon, à dater du jour où j'avois été fait prisonnier ; il ordonna, en outre, que l'on me donnât en avance tout l'argent que je demanderois, afin que je pusse faire mon voyage avec commodité et décence ; néanmoins, je me bornai aux 500 francs qui m'étoient dus : avec cette somme et quelques onces d'or qu'un Patriote avoit trouvé le moyen de me faire remettre pendant mon séjour au château de Saragosse, et que j'avois partagées avec le Général Courten, je fis mon voyage depuis Pau jusqu'au château de Bouillon, escorté par un gendarme qui voyageoit à mes frais.

Notre route fut par Tarbes, Auch, Montauban, Limoges, Moulins, Nevers, Montargis, Fontainebleau, Melun, Meaux, Soissons, Rheims, Mezieres, Charleville, Sedan, et Bouillon.

A Limoges, nous sumes que le Roi Ferdinand VII. étoit au château de Valencey, près de Chateauroux, et que l'ordre étoit donné pour que tout Espagnol qui se trouveroit dans le département de l'Indre, dont dépend le château habité par S. M. C., fût fusillé sur-le-champ. C'est pourquoi le gendarme qui m'escortoit cessa de suivre la route d'Orléans et prit celle de Moulins et de Nevers. Ce même gendarme avoit aussi défense de passer avec moi par la 18e division militaire; je n'ai pu en savoir le motif.

Enfin, le 22 d'Octobre, 1811, j'arrivai à Bouillon: le 23, je fus présenté au commandant du château, le Capitaine Petit, lequel me conduisit au logement qu'on m'avoit préparé, en vertu d'un ordre du 1er d'Août, par lequel Napoléon ordonnoit au commandant de me traiter avec tous les égards dus à mon rang, qui, en même temps, seroient compatibles avec ma sûreté; il avoit défense de laisser connoître cet

ordre, et de dire que l'on m'attendoit, jusqu'à ce que je fusse arrivé. Mais les réparations que l'on fut obligé de faire à mon appartement, firent présumer l'arrivée d'un nouveau prisonnier; et les précautions même que l'on prit pour dissimuler l'ordre envoyé à cet égard, donnerent à penser que c'étoit quelque un de grande importance; on citoit le Pape, quelque Cardinal, le Général Dupont, ou Marescot, dont le sort n'étoit pas encore décidé, et qui depuis ont été condamnés à une prison perpétuelle (*).

(*) “ A leur retour en France, en 1808, les
 “ Généraux Dupont et Marescot furent enfermés,
 “ l'un pour avoir fait, l'autre pour avoir signé la
 “ capitulation de Bailen. Buonaparté vouloit les
 “ faire juger par la Haute Cour Impériale, mais
 “ son Conseil Privé lui fit pressentir qu'ils seroient
 “ acquittés; comme il vouloit les perdre, il dis-
 “ simula; la Haute Cour ne fut pas assemblée,
 “ quoiqu'elle eût été annoncée dans les journaux;
 “ les deux Généraux restèrent en prison sans que
 “ rien fût décidé sur leur sort jusqu'à la fin de
 “ 1811, ou au commencement de 1812, époque à
 “ laquelle, à huis clos, dans un Conseil Privé, ils
 “ furent condamnés à une prison perpétuelle. Les
 “ papiers n'ont point parlé de cette décision du
 “ Tribunal Secret, ni même des Généraux depuis
 “ leur retour en France.

Le château de Bouillon fut bâti par Godefroi l'ancien, grand-père du fameux Godefroi, premier Roi de Jérusalem, vers l'an 910; il est situé sur une montagne, élevée de 200 pieds au-dessus du niveau de la petite rivière de La Semoie. Au pied du château est bâtie la ville, qui, avec ses faubourgs, contient à-peu-près trois mille âmes; elle est entourée d'une mauvaise muraille, dont le pied est baigné extérieurement par les eaux de La Semoie.

Quand j'arrivai dans ce château, il y avoit trois gentilhommes Français, MM. Bouvet de Lozier, Armand Gaillard, et Augustin Rewbell; sept prêtres Flamands, un curé Français, et un frère Bénédictin de Mayence. M. Rewbell, ancien chef d'escadron, aide-de-camp du Général Ste Suzanne, avoit été arrêté en 1803, et condamné à deux ans de détention; *il y étoit encore en 1812.* MM. Bouvet et Gaillard avoient été condamnés à mort en 1804, lors de l'affaire du Général Georges; mais cet arrêt de mort avoit été commué, par Napoléon lui-même, en quatre années d'emprisonnement; et, cependant, il y avoit déjà près de huit ans qu'ils étoient détenus

au château de Bouillon, sans espoir d'en jamais sortir, quand je me vis enfermé avec eux, le 23 d'Octobre, 1811.

A peine fus-je installé dans mon logement que le commandant me fit savoir que je ne pouvois point sortir du château, que toutes mes lettres devoient passer par ses mains, celles que j'écrirois pour être envoyées au Ministre de la Police, celles que je recevrois pour m'être remises par lui-même.—Que, d'ailleurs, mon traitement, comme celui de tous les autres prisonniers d'Etat confiés à sa garde, seroit de 25 sous par jour (12½d. Anglais, 40 quartos d'Espagne). Et pour compléter les égards que l'on devoit avoir pour moi, conformément à mon rang, quinze jours après, Savari, le Ministre de la Police, ordonna au commandant de m'ôter mon domestique, en lui disant, que tout Espagnol qui se trouvoit en France étant considéré comme prisonnier de guerre, mon domestique devoit être envoyé au plus prochain dépôt; que, d'ailleurs, si je voulois un domestique, j'étois bien le maître d'en prendre un, pourvu qu'il fût Français: je rejettai cette

absurde proposition. Ainsi je fus privé de la consolation qui me restoit de pouvoir parler avec un de mes compatriotes, avec un brave jeune homme qui m'avoit suivi dans mon infortune par attachement à ma personne; d'un désintéressement et d'une fidélité rares, qui consentoit enfin à s'enfermer avec moi pour ne pas me quitter: ce domestique, appelé Raphaël de La Riva, fut envoyé à Charleville, où il y a un dépôt de 300 prisonniers du régiment des Asturies, commandé par le Sergent Francisco Santana; ces braves Espagnols n'ont pas voulu prendre du service sous les drapeaux du prétendu roi Joseph; ils ont un traitement de 3 sous par jour, et une livre et demie de pain; mais ils travaillent, et ce qu'ils gagnent leur procure les moyens de subsister. Il n'en est pas de même de tous nos malheureux compatriotes; quelques-uns sont employés aux travaux publics, d'autres sont réduits à la plus affreuse misère. Il est des endroits où ils ne peuvent pas travailler, et où ceux qui travaillent ne gagnent pas assez pour nourrir leurs camarades; alors *ils meurent de faim*: ceci est à la

lettre. Nous en avons ainsi perdus beaucoup, et il en eût péri bien davantage, sans l'humanité de quelques braves gens qui ont osé venir à leur secours. Ce procédé de Buonaparté a deux motifs : il épargne ; puis il espere que l'excès de la misère forcera quelques-uns de nos soldats à prendre parti dans ses troupes. Au cœur de l'hiver, au mois de Décembre, j'en ai rencontré deux cents, maigres, pâles, mourants de froid, ayant plutôt l'air de spectres que d'êtres vivants ; la plupart étoient pieds nus, tête nue, couverts d'un malheureux sac de toile ; pas vingt d'entre eux n'avoient un morceau de drap sur le corps !! Voilà le sort de ceux qui se portent bien : qu'ils tombent malades, qu'ils entrent à l'hôpital, c'est encore pis ; sur *cent* il n'en sort pas *deux* ! Je n'exagere point ; ce que je dis est exact. Ainsi sont traités les soldats : voyons, maintenant, quel est le sort des officiers. Le tarif du payement est très-bas et insuffisant pour les grades inférieurs ; mais comme Buonaparté affecte de ne pas reconnoître les promotions faites depuis la guerre, sur les listes de payement on n'est porté que selon les brevets du roi : ainsi, tel Général est

payé comme Colonel ou Lieutenant-Colonel, tel Capitaine comme Lieutenant, et tels officiers de tous grades comme sergents. Bien plus, il y a défense à tout Espagnol de porter les décorations de nos ordres militaires, et ordre aux gendarmes et autres suppôts *d'arracher* ces décorations à celui qui contreviendrait à cette défense. Et nous ! nous laisserions tranquillement porter aux Français prisonniers parmi nous ces croix d'honneur, ces rubans de toutes les couleurs, ces ordres de nouvelle fabrique ! nous reconnoîtrions les brevets et les rangs donnés par cet usurpateur ! nous n'occuperions pas ses soldats à nos mines, comme il occupe les nôtres à ses canaux, à ses grands chemins ! Oh ! j'espere bien qu'il est temps de combattre à armes égales. (Voyez l'Appendix No. 2.) Mais revenons pour un moment encore à ce qui m'est personnel.

Etrangement surpris d'être traité d'une manière si différente des ordres apparents donnés à mon sujet, j'écrivis au Ministre, j'écrivis à Buonaparté lui-même, pour lui peindre ma situation, réclamer à mon égard le droit des gens et les cou-

tumes usitées entre les peuples civilisés. Je reçus une réponse négative de Napoléon : dans ce moment, disoit-il, ma demande ne pouvoit être accueillie. J'en bénis le Ciel ! j'eusse été lié par ma parole ; je suis libre par ses mauvais procédés !! De plus en plus révolté de ses injustices ; toujours animé du désir de servir ma patrie dans cette juste guerre qu'elle soutient, je formai le projet de m'évader. J'avois besoin d'un compagnon qui m'aidât à réaliser cette idée ; je jetai les yeux autour de moi, et après m'être assuré que M. de Bouvet étoit homme à talents, de résolution et de secret, je lui confiai le mien ; je fis bien, l'expérience me l'a démontré : nous fûmes bientôt d'accord. Heureusement nous n'eûmes besoin de communiquer notre projet à personne ; dès-lors je fus certain du succès.

Nous étudiâmes dans nos chambres la maniere la plus sûre et la plus commode d'escalader les murs de notre donjon ; quelques essais nous indiquèrent la plus convenable, comme nous l'éprouvâmes dans la nuit du 1er au 2 d'Octobre, 1812, malgré les grilles et les verroux, malgré la surveillance des sentinelles ; et ce qu'il y a de plus plaisant, en dépit des précautions

minutieuses du commandant Petit, qui quelque temps auparavant avoit été prévenu par le Ministre Savari, de redoubler de surveillance à mon égard.

L'absence de la lune, une nuit obscure et pluvieuse nous favorisoient : je voulus descendre le premier ; il falloit franchir un mur à pic, d'une hauteur prodigieuse ; puis glisser quarante à cinquante pieds sur un rocher en plan incliné, avant de parvenir à un tertre horizontal qui se trouve à moitié de la hauteur de la montagne. Sur ce tertre il y a un sentier qui conduit à une descente taillée dans le roc en suivant la direction de la muraille, qui partant du château vient aboutir à la porte de la ville : cette descente se termine à la rue, et en est séparée par une petite porte qui ne résista pas longtemps. Enfin, après une heure et demie de fatigue et d'efforts, nous nous trouvâmes hors de la ville, sans autre accident que celui d'une contusion à l'épaule droite que je m'étois faite en descendant le rocher : nous ne rencontrâmes personne, ni aucune des patrouilles que faisoient les gardes nationales pour arrêter le maraudage

occasionné par la disette qui à cette époque régnoit en France, et plus encore dans ce pauvre pays des Ardennes qu'ailleurs.

Depuis cet instant, mon camarade et moi avons parcouru diverses provinces de la France à pied, à cheval, en voiture ou en bateau ; nous avons été sur différents points de la côte, cherchant une occasion de passer en Angleterre, ce que nous n'avons pu effectuer qu'au mois de Juin de cette année.

On ne peut concevoir pourquoi Buonaparté me fit enfermer et traiter comme prisonnier d'Etat, moi pris les armes à la main ; ni par quelle raison il ne voulut pas me mettre dans un dépôt de prisonniers de guerre, comme il y tient le plus grand nombre des Généraux Espagnols et Anglais. Mais Buonaparté suit une conduite toute opposée à celle que les Français tenoient avec leurs prisonniers de guerre : autrefois ils honoroient la bravoure jusques dans leurs ennemis ; le courage, une longue résistance étoient des titres à leur estime, des droits à leurs bons procédés. Le système de Buonaparté, fondé sur l'injustice et la perfidie, est

naturellement en opposition avec tout ce qui est loyal et généreux ; ne pouvant plus prétendre à l'estime, il veut inspirer la crainte ; il persécute, il voudroit exterminer tout ce qui lui résiste. M. de Palafox, qui défendit si courageusement Saragosse ; M. Martinez, qui se conduisit si bien à Figueras ; M. Caro, qui se distingua à la bataille de Sagunte, furent, comme moi, enfermés dans des châteaux forts : et ce qui est plus affreux encore, s'il en faut croire le bruit public, le brave Gouverneur de Gerone fut empoisonné dans le fort de Figueras, où il avoit été conduit comme prisonnier. Mais cette conduite atroce, si elle étoit avouée publiquement, révolteroit même les Français ses esclaves ; aussi a-t-il soin de déguiser sa vile et basse politique sous les dehors de la noblesse et de la générosité. Des réglemens sont faits pour le traitement des prisonniers, des ordres apparents sont produits pour les traiter d'une manière convenable ; voilà pour satisfaire l'opinion publique : mais pour satisfaire sa haine, sa vengeance, des ordres secrets sont envoyés, et ceux-là seuls sont exécutés, comme je l'ai

éprouvé, comme je l'ai fait connoître en rapportant la maniere dont j'ai été traité moi et tant d'autres.

Mais ces règlements, ces ordres fallacieux qu'il a soin de rendre publics, sont lus et connus : bien plus, les Puissances croient à leur exécution, et traitent les Généraux, les officiers, et les autres prisonniers Français comme elles croient que les leurs sont traités : son apparente modération en impose, sa haine est satisfaite ; son double but est rempli. Sa mauvaise foi dans les traités avec les Puissances Etrangères est la même que dans ses transactions envers les particuliers. Aucune capitulation, aucune convention ne l'arrête ; sa passion seule est sa loi ; sa conduite envers l'Espagne l'a bien prouvé. Cependant, l'on traite encore avec lui, l'on compte qu'il remplira les engagements qu'il contracte !! Voilà ce qui fait sa force : ses ennemis se regardent liés, lui ne reconnoît pas de frein ; on lui fait la guerre d'après les règles, les usages usités parmi les peuples civilisés ; son code à lui est celui des sauvages. A la civilisation actuelle de l'Europe il oppose la barbarie

des temps les plus reculés. Les horreurs commises à Tarragone en sont un exemple; elles doivent couvrir lui Buonaparté et son agent Suchet d'une exécration éternelle: car le sac de Tarragone ne fut pas un événement produit seulement par l'ivressé et la fougue du soldat, il fut prévu et ordonné par Suchet: dans son rapport du 26 de Juin, il le dit positivement. Il s'exprime ainsi: " Je crains bien, si la garnison de la place attend l'assaut à sa dernière enceinte, d'être contraint de donner un exemple terrible, et d'effrayer à jamais la Catalogne et toute l'Espagne par la destruction d'une ville entière." Plus bas, il dit encore: " L'ardeur et le bon esprit qui anime toute l'armée ne font que redoubler: on aspire à frapper un dernier coup qui termine avec éclat cette longue lutte." Dans son rapport du 29 de Juin, ce monstre, digne esclave d'un tel maître, en rendant compte de la prise de la place, dit: " La fureur du soldat étoit exaltée par la résistance de la garnison; le cinquième assaut, plus vigoureux encore que les précédents, donné hier en plein jour, a

“ entraîné un massacre épouvantable, et peu
 “ de perte de notre côté. L'exemple terrible,
 “ que je prévoyois à regret dans mon dernier
 “ rapport à V. A., a eu lieu, et retentira long-
 “ temps en Espagne.

En vertu de ses annonces on auroit pu croire
 que Suchet, en brave guerrier, en pénétrant d'as-
 saut dans la place de Tarragone, dont la dé-
 fense irritoit la fureur de ses soldats, auroit fait
 passer au fil de l'épée cette garnison qui avoit
 fait cette défense vigoureuse dont il se plai-
 gnoit, et moi surtout qui la commandois, qui
 n'avois point voulu capituler, ni admettre aucun
 de ses parlementaires pour ne pas même écou-
 ter une sommation. Eh ! bien, les Français ne
 firent rien de tout cela : ils me blessèrent, il est
 vrai, m'entourèrent, me dépouillèrent, se dispu-
 tant entre eux la gloire de m'avoir fait prison-
 nier ; mais enfin ces soldats si irrités selon
 Suchet, ne me tuèrent pas, ni moi, ni les soldats,
 ni les officiers militaires. Ils tournerent leur
 fureur contre les habitants sans défense, qui
 étoient bien loin de s'attendre à une pareille
 lâcheté de la part d'une nation qui a toujours sur

les levres les mots honneur, humanité, philanthropie, bienveillance, civilisation, &c. Mais ces mots sont vides de sens dans leur bouche, et seulement employés pour tromper les étrangers; l'intérêt du moment, quel qu'il soit, voilà leur guide. Aussi, comme il eût été dangereux de vouloir passer au fil de l'épée huit mille hommes qui avoient encore les armes à la main, qui en se voyant égorger auroient pu enfin revenir de la frayeur dont ils furent malheureusement frappés dans ce moment-là, et chasser les Français hors de la ville, retenus par cette crainte ils s'empresserent d'accueillir les soldats et de les éloigner; il le falloit pour saccager la ville tout à leur aise; en effet, c'est alors que le pillage et le massacre commencerent.

Pour tirer parti de ce terrible exemple, et effrayer à jamais la Catalogne et toute l'Espagne, Suchet se rendit coupable d'un nouvel acte de cruauté que Robespierre lui-même n'auroit pas imaginé. Le lendemain du massacre il fit rassembler une centaine d'Alcades ou Corrégidors des environs, les fit traîner par une escorte

dans les rues et les places de Tarragone pour leur faire voir les cadavres dont elles étoient remplies, ayant eu soin de faire préalablement jeter dehors ceux qui étoient dans les maisons, et défendu d'en enlever aucun. Son projet étoit, qu'à leur retour dans leurs juridictions, ces Alcades publiassent ce qu'ils avoient vu, et que les habitants, effrayés par cet affreux récit, n'osassent plus opposer une résistance semblable qui leur attireroit de pareils malheurs : c'est ce que me dit Suchet lui-même. Je l'assurai qu'il se trompoit sur le succès de cette mesure ; qu'elle produiroit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit ; que les Catalans, loin d'être subjugués par la terreur, seroient exaspérés des cruautés commises à Tarragone ; que chacun d'eux deviendrait un tigre altéré de sang et de vengeance ; qu'elle seroit regardée par eux comme une obligation sacrée, en vertu de laquelle tout Français qui tomberoit entre leurs mains seroit égorgé impitoyablement. Ma prédiction se vérifia. Au mois d'Août, étant à Saragosse, Suchet se plaignoit amèrement, en ma présence, des cruautés

que les Catalans exerçoient sur tous les Français qui tomboient en leur pouvoir.

Ces détails font connoître sur quel système de cruauté et de séduction Buonaparté et ses Généraux fondent la base de leur succès.

Pendant les huit mois que j'ai été errant dans les différentes provinces de France à chercher l'occasion de passer en Angleterre, j'ai observé sans prévention l'esprit public et les ressources du pays que j'ai parcouru. J'avois un grand désir d'arriver à Londres en Janvier, Février, ou Mars, temps où Buonaparté se fût trouvé dans l'impossibilité de résister s'il eût été attaqué vigoureusement dans le cœur de la France, ou sur le Rhin. Je craignois, avec trop de fondement, que les Puissances Alliées, faute de connoître la véritable situation de la France, ne laissassent échapper l'occasion de frapper un coup décisif. Les retards que j'ai éprouvés m'ont mis à même de voir les mesures extraordinaires dont Buonaparté s'est servi pour former et organiser une nouvelle armée, qui, sans être aguerrie, fût, du moins par le nombre

de ses soldats, en état de faire face aux armées Russes et Prussiennes.

Toutes ses volontés, les plus vexatoires, les plus onéreuses au peuple, passent sans aucune contradiction au Sénat et au Corps Législatif, qui ne sont pas même l'ombre d'une balance à son pouvoir réellement despotique. Il a dit, car même il n'a pas demandé, et l'on a mis à sa disposition douze cents millions, sept cents mille hommes, troupes de ligne ou gardes nationales, et quatre-vingt mille chevaux. Avec ces moyens il a formé en trois mois sa première armée de l'Elbe, deux mois après son armée de réserve sur le Rhin, et aujourd'hui il garnit ses côtes et ses frontières.

Toutes ces offres d'hommes, de chevaux, d'argent, qui, suivant les papiers Français, lui ont été faites par le peuple, lui ont été faites en effet par les préfets et les autres administrateurs salariés par lui, et d'après les ordres des ministres*. L'amour que, selon les mêmes jour-

* Tous les préfets et sous-préfets qui à cette époque n'ont pas mis assez d'activité, déployé

naux, on a pour sa personne sacrée, est, en effet, la haine la plus prononcée, manifestée par des pamphlets, des placards, et des épigrammes, cette arme favorite des Français. L'enthousiasme, la joie dont, toujours d'après la même autorité, sont animés les conscrits à leur départ pour l'armée, ne sont, dans le vrai, que la résignation dans les uns, le chagrin ou le désespoir dans les autres : l'on pourra juger de l'ardeur de ces malheureux quand on saura que tel conscrit s'est fait remplacer jusqu'à trois fois ; que tel autre a donné à son remplaçant son *pesant d'argent*, et tel autre vingt mille francs pour marcher à sa place (*). Tout cela se

assez de zèle pour l'exécution de ces ordres, ont été destitués. Dans les journaux du commencement d'Avril, on peut voir une centaine de promotions qui ont eu lieu en raison de ces destitutions ; destitutions dont il n'a pas été question dans le papiers.

* En parlant des gardes d'honneur on a employé le même charlatanisme. Sans doute quelques-uns ont été offerts par leurs peres en place ; pour les autres, les préfets leur envoient l'ordre de marcher et de s'équiper ; aucun

conçoit aisément ; cet homme est maître des journaux, il leur fait dire ce qu'il veut : mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'on s'y laisse encore tromper. Par exemple, d'après les papiers Français, et d'après ce que Buonaparté lui-même a osé dire au Corps Législatif dans la séance du 14 de Février, le Pape auroit signé un concordat dans le mois de Janvier dernier, des grâces même auroient été accordées en raison de cet événement : le fait est, que le Pape n'a rien voulu signer, qu'il n'a pas voulu voir les Cardinaux Buonapartistes, ou, du moins, qu'il a fort mal accueilli ceux qui, sans son contentement, se sont introduits chez lui, tels que Mauri et Cambaceres,* que Sa Sainteté est en-

motif d'exemption n'est écouté : par-là on remplit le double objet d'avoir des soldats et des *ôtages*. Puis les journaux citent tel département pour s'être distingué, et l'on désigne avec emphase les personnes d'un grand nom qui se sont fait enregistrer, mais on oublie d'ajouter *par ordre*.

* Le Cardinal Cambaceres, en partant pour Fontainebleau, avoit annoncé qu'il alloit être *Légit à latere*. Il ne resta qu'une heure à Fon-

Core prisonniere, et que les Cardinaux Italiens de son conseil sont encore en exil : mais on en a imposé pendant quinze jours ou un mois à la France ; cela étoit nécessaire pour faire diversion au mécontentement général ; et peut-être le reste de l'Europe est-il encore dans l'erreur. Au commencement de la guerre, cent mille Français par an suffisoient à l'ambition de Buonaparté (*). Depuis la guerre d'Espagne, il a tainebleau, et revint fort mécontent de la réception du Pape. On disoit publiquement à Paris, que Sa Sainteté ne lui avoit adressé que ces mots : " Vous êtes fort bon Français Buonapartiste, mais " mauvais Catholique." J'ai entendu raconter cette anecdote dans plusieurs villes de France.

J'ai aussi entendu assurer, que lorsque le Pape étoit à Savone, on dit à Buonaparté que le peuple voyoit en lui un martyr, et parloit déjà de sa béatification. Buonaparté affecta de répondre avec légereté : " Cet homme-là m'aura un jour l'obligation d'être un Saint. Cependant, bientôt après, il fit transférer le Pape à Fontainebleau.

(*) Le Sénat met, par un Sénatus Consulte, un certain nombre d'hommes à la disposition du Ministre de la Guerre : celui-ci n'est pas borné par le Sénatus Consulte, qui n'est fait que pour le public ; il prend sans compter autant d'hommes qu'il lui en faut pour compléter les anciens corps ou en former de nouveaux. On ne doit donc pas du tout calculer le nombre de conscrits effectifs par celui des conscrits décrétés.

fallu cent cinquante à deux cents mille hommes. En 1812, on en a levé quatre à cinq cents mille; et, en 1813, sept cents mille: le monument élevé sur les Alpes porte douze cents mille; ce nombre est exagéré, à moins que l'on ne se propose de le compléter d'ici à la fin de l'année. Buonaparté est abhorré, mais il est obéi. Le fouet à la main, il fera marcher jusqu'au dernier Français (*), et il repoussera les Alliés tant qu'ils s'abuseront sur ses moyens, tant qu'ils seront dupes de sa perfidie, tant qu'à ses mesures extraordinaires et révolutionnaires ils opposeront des mesures ordinaires et régulières. Je suis bien loin de conseiller de l'imiter dans ce que sa conduite a d'odieux; la justice et la modération peuvent seules faire la base d'une union solide: mais, que ma voix puisse se faire entendre! que tout ennemi de cette hydre sans cesse renaissante se réunisse pour l'abattre!

(*) L'on sait de quelle maniere il acoutume au feu ses nouvelles levées. A la bataille de Lutzen, elles étoient en premiere ligne, la garde par derriere avec cent pièces de canon avoit ordre de mitrailler ou d'égorger tout ce qui tourneroit le dos.

L'univers entier sera en armes, il est vrai ; mais il n'y sera qu'un instant ; cet homme n'est fort que de notre désunion, de notre aveuglement : nous avons sous la main mille moyens, il suffit de les employer.

On croit, l'on dit communément, que les Puissances Alliées, les Gouvernements légitimes ne peuvent prendre les mêmes mesures que Buonaparté, ni se servir des mêmes moyens pour mettre autant de monde en campagne ; c'est une erreur. Est-il impossible de mettre en usage cette prodigieuse activité, la base de ses succès ? Est-il impossible d'introduire la conscription partout ailleurs qu'en France ? N'est-elle pas établie en Hollande, en Italie, en Bavière, en Saxe ? N'a-t-elle pas été mise en vigueur en Pologne ? C'est par Buonaparté, il est vrai ; mais, bien sûrement, ce qu'il a fait pour asservir les nations, sur des peuples nouvellement conquis par lui, et dont il est détesté, on peut le faire sur des peuples soumis à un gouvernement légitime, à un gouvernement ancien, à un gouvernement aimé, pour leur éviter l'esclavage et conserver leur indépen-

dance : il suffit de l'établir avec ordre, justice et impartialité. Je sais qu'elle est facile en Espagne, et que le peuple s'y prêtera de grand cœur ; il n'est pas plus difficile de la régulariser en Russie, où le pouvoir souverain ne trouve aucun obstacle, où la dernière invasion des Français a soulevé tous les esprits contre eux. L'enthousiasme avec lequel la loi du Landsturm a été reçue en Prusse, prouve non-seulement la possibilité, mais la facilité de la conscription. Pour la levée des impositions extraordinaires, on ne trouvera pas plus de difficulté, dès que les peuples verront le bon emploi des finances, et seront persuadés que leurs sacrifices ne seront que momentanés ; ils en sentent trop la nécessité.

De même que Frédéric II de Prusse acquit une grande supériorité sur ses voisins en introduisant dans ses troupes une nouvelle tactique, qu'il la conserva tant que ses adversaires suivirent les anciens principes, et la perdit dès que ses ennemis adoptèrent sa nouvelle méthode ; de même Buonaparté sera arrêté dès qu'il trouvera un gouvernement qui adoptera des moyens

pareils aux siens ; et il sera renversé dès qu'un gouvernement perfectionnera les mêmes moyens : car ce gouvernement vigoureux ne suivra plus les routes ordinaires, il ne se bornera pas à parer les coups de Buonaparté ; au contraire, ce sera lui qui les portera dans l'endroit le plus vulnérable et dans l'instant le plus convenable.

Dans sa démence, Buonaparté ne met point de bornes à son ambition ; parmi les siens, il ne cache point ses prétentions à la monarchie universelle (*) ; il s'est flatté que dans dix ans des

(*) Toute son organisation est militaire et tend à ce but, on ne peut le dissimuler. S'il regne encore quelques années ; si, comme il l'espère, la providence lui accorde encore trente années d'existence et de pouvoir, il aura le temps de mettre la dernière main à ses institutions, et l'Europe passera sous le joug : l'esprit Français changera ; ce peuple, privé de commerce, accoutumé aux privations, ne connoîtra plus que les armes. La génération élevée sous Buonaparte n'a d'autre éducation qu'une éducation militaire. Des lycées sont établis dans toutes les provinces, les maisons particulières pour instruire la jeunesse sont défendues, moins ne peuvent-elles recevoir d'élèves qu'après les lycées qui d'abord doivent être remplis ; et même alors les maîtres de pen-

Maisons régnantes en Europe sa famille seroit la plus ancienne. Malgré ses revers, qu'il regarde comme chances ordinaires de la guerre, persuadé que rien ne peut lui résister, il méprise également les souverains, les peuples, et les Français plus que les autres hommes. Dans les occasions où l'opinion publique se prononce

sions sont obligés d'envoyer leurs écoliers aux classes des lycées et de leur en faire porter l'uniforme. Là, tous se levent, se couchent, font tous leurs exercices au bruit du tambour; tous sont exercés au maniement des armes; leurs promenades faites en bon ordre sont de véritables promenades militaires, exécutées comme celles des troupes et d'après les mêmes commandements: là tous sont grenadiers, chasseurs, ou fusiliers; sergents, caporaux, tambours, ou simples soldats, tous portent les distinctions de leur rang ou de leur grade, en raison duquel ils ont certaines prérogatives, certain pouvoir sur leurs condisciples. Voilà donc toute la classe aisée absolument contrainte à donner une éducation toute militaire à ses enfans, et c'est cette classe qui forme l'esprit national. De plus, la carrière militaire étant la seule qui mène aux places, à la considération, doit être suivie par le plus grand nombre: en effet, la plupart des places administratives sont données à d'anciens militaires, et toutes celles des douanes, de l'administration forestière et champêtre leur

le plus contre lui, c'est l'instant où il les avilit davantage, en exigeant d'eux les plus basses flatteries. Quand à la fin du mois de Décembre dernier, il vint à Paris en fugitif, abandonnant les débris de cette malheureuse armée qu'il avoit fait périr par son imprudence et son imprévoyance dans les glaces de la Russie, il fit venir des députations de tous les corps constitués et des principales villes de la France, leur dicta en particulier et leur fit prononcer en public des discours que l'on ne peut lire sans pitié et sans indignation. Son mépris pour

sont réservées exclusivement. Toutes les filles des officiers et soldats morts sur le champ de bataille ont des droits à être élevées et dotées aux frais du Gouvernement, et, comme très-peu de militaires employés aux armées sont mariés, presque toutes le sont en effet; pour les fils, ils sont sûrement placés, ce sont des soldats tout trouvés. Qu'on ne croie pas, cependant, que ces nombreux élèves soient fort à charge au gouvernement: un lycée contient trois cents jeunes gens; cent sont élèves du gouvernement et ne payent rien, les deux cents autres payent un tiers de plus et tous les frais sont couverts: il en faut passer par là, ou ne pas donner d'éducation à ses enfans.

..... La marine n'est pas négligée pour cela;

les Français ne se manifeste-t-il pas encore par son inhumanité envers les prisonniers détenus depuis si longtemps en Espagne et en Angleterre, et que son entêtement seul retient loin de leur patrie ! Ayant par la conscription autant d'hommes qu'il désire, il pense qu'un échange de prisonniers seroit avantageux aux autres Puissances, qu'il croit ne pouvoir pas réparer leurs pertes avec autant de facilité. Il a tort, du moins pour l'Espagne, qui pour le combattre a autant de soldats que d'hommes en état de porter les armes. N'importe, il a cette idée, et pour récompense de leurs services, il laissera ces malheureux esclaves, qu'il appelle

tous les ans des vaisseaux se construisent, tous les ans vingt mille jeunes gens de l'âge de 14 ans sont levés dans les départemens maritimes, mis à bord, et exercés dans les rades. Les canoniers-matelots ont été augmentés, enrégimentés ; ce corps, bien tenu, bien discipliné, a servi à remplacer les régiments d'artillerie détruits en Russie. Si Buonaparté a la patience d'attendre dix ans, et de ne pas faire sortir un vaisseau d'ici-là, par le nombre des vaisseaux et des hommes sa marine sera aussi considérable que la marine Anglaise.

ses sujets, consommer dans les prisons les plus belles années qui leur restent à vivre : il sera sourd aux réclamations et aux vœux de leurs familles.

Mais consulte-t-il jamais l'opinion publique, le bonheur ou les intérêts de la France ? Quoi de plus odieux, de plus impolitique, de plus contraire au vœu général que sa guerre contre l'Espagne ? Un Ministère foible et méprisable mettoit à sa disposition armée, marine, finances, toutes les ressources, enfin, de ce beau pays. Que vouloit-il de plus ? Sans doute désunir à jamais deux nations amies depuis si longtemps ; ou, comme il l'a dit lui-même, arracher une couronne de plus à cette illustre et respectable famille qui peut se reprocher aujourd'hui d'avoir réchauffé ce serpent dans son sein, d'avoir pris soin de son enfance et développé par l'éducation les talents qu'il emploie pour le malheur du genre humain !

A bien dire, cependant, ces talents que sont-ils ? Toutes ces grandes actions ne sont-elles pas marquées au coin de la folie la plus décidée ? Que peut-on dire de cette expédition

d'Égypte qui a coûté à la France quarante millions, quarante mille hommes, quinze vaisseaux, et l'amitié des Otomans ? Vantera-t-on celle d'Espagne qui lui a coûté depuis six ans douze cents millions, six cents mille hommes, l'alliance la plus avantageuse, et à Buonaparté lui-même la perte de sa réputation ? La dernière guerre contre la Russie est-elle plus raisonnable ? guerre entreprise contre toutes les maximes de la saine politique et du sens commun qui s'accordent pour défendre de commencer une nouvelle guerre, sans avoir préalablement terminé celle que l'on a sur les bras ; surtout les deux guerres devant se faire dans des pays aussi éloignés, et contre des puissances aussi formidables que la Russie et l'Espagne réunies à l'Angleterre.

Louera-t-on l'emprisonnement du Pape et celui de Ferdinand VII. ou bien l'assassinat du Duc d'Enghien ? En faisant cette demande je ne considère pas ces actions sous leur aspect moral, mais seulement sous leur point de vue politique. Préconisera-t-on la réunion de la Hollande, d'une partie de l'Italie, et d'une partie de l'Allemagne ? Depuis cette réunion la

France est-elle plus heureuse ? Ses impositions sont-elles diminuées ? Son indépendance est-elle assise sur des bases plus solides ? Non certainement, répondra-t-on à toutes ces questions. Eh ! bien, ce fantôme si vanté par les siens, ce grand génie a disparu : ce n'est plus qu'un fou, et le plus dangereux de tous les fous !!

Aussi tout le monde aujourd'hui est bien détrompé ; on connoît et l'on déteste Buonaparté généralement parlant ; et en France plus qu'ailleurs parce qu'on l'y connoît mieux, parce qu'il est impossible de le connoître sans le mépriser, sans le haïr. Mais lorsque les Français parvinrent à le connoître, ils lui avoient laissé prendre une attitude trop imposante pour le renverser à leur gré. A l'exception de quelques individus engraisés de la dépouille des peuples, ils sont las des conquêtes, ils n'ont point le désir de conserver les pays que l'usurpateur a réunis, ils souhaitent, au contraire, de rentrer dans leurs anciennes limites qui suffisent à leur indépendance. Mais tels fatigués qu'ils soient du nouvel ordre de choses, ils ne peuvent se dis-

simuler la haine qu'ils ont inspirée aux autres nations par la conduite de leurs armées en pays conquis ; c'est la crainte des représailles, et surtout celle de voir la France partagée, ravagée, bien plus même que le despotisme, qui les réunissent et les retiennent sous les drapeaux du tyran. D'ailleurs, ils ne savent où et à qui se rallier ; dans leur malheur ils tournent leurs regards vers leur souverain légitime, ils sentent que son retour seroit le signal de la paix et du bonheur ; mais ils sentent aussi que dans un changement sa présence seule peut les préserver d'une nouvelle révolution, d'une nouvelle anarchie pire que le joug sous lequel ils gémissent.

D'après ce que l'on vient de voir de Buonaparté, de sa conduite envers les étrangers, envers les Français, de sa perfidie envers les Puissances, envers les particuliers, ou pour mieux dire, d'après ce que l'univers en a éprouvé, l'on doit être bien convaincu que cet homme, par position et par principe, est l'ennemi de tout gouvernement légitime et de tout particulier attaché à son pays et à son souverain ; l'on ne

peut révoquer en doute que son règne ne soit incompatible avec la sûreté de l'Europe, l'indépendance des gouvernements et des peuples ses voisins. La conclusion n'est pas douteuse ; il faut se réunir pour lui ôter la possibilité de nuire.

Quels sont les moyens de parvenir à ce but ? Je les connois sans doute, mais ce n'est pas dans un écrit destiné à être public que l'on peut les détailler : s'ils étoient adoptés par les gouvernements, étant connus de l'ennemi, ils deviendroient dès-lors insuffisants ; s'ils étoient rejetés, l'ennemi lui-même riroit de mes vains efforts. Dans tous les cas, je dois donc me taire : j'en ai assez dit pour que les hommes d'état sachent et fassent ce qu'il convient d'après les circonstances où se trouve l'Europe.

APPENDIX.

*Lettres du Général en Chef de l'armée de Catalogne,
le Marquis de Campo Verde, au Général Contreras,
Gouverneur de Tarragone, pendant la durée du
siège de cette place.*

No. I.

“ Montblanc, 19 Juin, 1811.

“ MON ESTIMABLE AMI,

“ Soyez sûr que dans le plus court délai je vais vous secourir; ainsi défendez-vous avec fermeté, Ce qui a été fait depuis ma sortie ne peut être cru que par ceux qui l'ont vu; tout ce qu'a fait depuis l'ennemi pour nous désunir est inimaginable, mais j'ai remédié à tout.”

“ Montblanc, 22 Juin, 1811.

“ MON CHER AMI,

“ Hier au soir, arriva le Baron d'Eroles; aujourd'hui arrive sa division, et dans l'instant nous commencerons à manœuvrer, ce que je vous ferai savoir. Valesco n'est pas encore arrivé; mais puisqu'il est déjà sorti, nous suivrons pour ne pas attendre. Je suis content que vous prépariez les rues, afin que l'on trouve ces obstacles de plus; je souhaite avec anxiété de me présenter à la vue de votre place, et en attendant ordonnez ce que vous voudrez à votre meilleur ami, qui, &c. &c.”

“ Villarordona, 23 Juin, 1811.

“ Demain à la pointe du jour les troupes sortent d'ici ; elles se partageront en deux divisions, l'une forte de cinq mille hommes et sept cents chevaux, qui marchera par Viilavella et attaquera les campements ennemis de Los Pallaresos et Hostalrou, qui sont les premiers qui se présentent à notre front ; la seconde division prendra position dans Le Casllar pour qu'elle serve de corps de réserve, elle poussera une avant-garde afin de soutenir la colonne d'attaque et couvrir son flanc gauche. Pendant cette attaque Votre Seigneurie fera une forte sortie de la place dans le moment que vous appercevrez le feu de nos attaques ou remarquerez les mouvements que fera l'ennemi, et l'attaquerez par son front ou son flanc gauche pour que notre opération obtienne le plus grand avantage possible, et remplisse l'objet que nous nous proposons. Dieu garde Votre Seigneurie beaucoup d'années, &c.”

“ Vendrell, 25 Juin, 1811.

“ Hier, je donnai ordre au Maréchal de Camp Don Joseph Miranda d'attaquer le campement ennemi de Pallaresos, et ensuite les autres situés dans la chaîne de montagnes qui conduit à Olivo : il ne l'a pas fait à cause de quelques obstacles qu'il paroît avoir rencontrés. En raison de cela j'ai fait partir d'ici des vivres pour la troupe, et ordonné de changer le mouvement que l'ennemi a pu deviner, de prendre une nouvelle position pendant la nuit, pour qu'après-demain entre six et sept heures du

matin ou puisse attaquer par ce côté-ci. Pour ma part j'emettrai en usage tous les moyens possibles pour obtenir un heureux résultat, ce que je n'ose assurer, vu la qualité des troupes qui composent cette division.—Dieu garde Votre Seigneurie plusieurs années.

—
 “ Vendrell, 25 Juin, 1811.

“ Puisqu'il n'y a pas d'autre ressource pour sauver la place, dans l'état où elle se trouve, que de hazarder une action générale, je suis décidé à la livrer. Mais n'ayant pas une entière confiance dans quelques-unes des troupes dont la division est composée, qui sont des nouvelles levées, et que la salut de la place et de la province dépendent du résultat de cette action, V. S. fera embarquer cette nuit même trois mille hommes des meilleures troupes pour venir me joindre ici; parmi elles seront les corps d'Almeria et Iliberia; il vous restera dans la garnison cinq mille hommes, nombre suffisant à V. S. pour faire une sortie dans l'instant qu'elle s'apercevra de notre mouvement; vous prévenant d'avance que je vous rends responsable de l'accomplissement de cet ordre.—Dieu garde Votre Seigneurie plusieurs années.

“ P. S. Les 4,000 hommes que j'ai dit à Votre Seigneurie devoir débarquer à Vendrell, sont arrivés hier à Tarragone, on vient de m'en rendre compte dans l'instant et de m'informer que ce sont des troupes Anglaises. Ces dernières troupes doivent se réunir avec les quatre mille hommes que j'ai demandés plus haut à V. S. dans cette lettre

N

officielle, et plus que moins, pour une opération dont dépend le salut de la Principauté.”

No. II.

Le traitement des prisonniers de guerre qui s'échappoient et qui étoient repris, étoit si arbitraire et si révoltant, que Buonaparté, pour apaiser la clameur publique, a publié la loi suivante.

“ CONSEIL D'ETAT.

*Extrait du Registre des délibérations. Séance du
28 Avril, 1812.*

AVIS.

“ Le Conseil d'Etat, qui en exécution du renvoi ordonné par S. M. a entendu le rapport de la section de la guerre, ayant pour objet d'examiner si des officiers faits prisonniers de guerre, et qui après avoir faussé leur parole sont repris les armes à la main, doivent être traduits devant une commission militaire—Considérant, que ces officiers ayant abusé du Droits des Gens, retombent par cela même sous le droit de la guerre, est d'avis—Que, lorsque les officiers prisonniers de guerre, ayant faussé leur parole, sont repris les armes à la main, la peine capitale par eux encourue ne peut leur être infligée qu'après avoir été traduits à une commission militaire chargée de constater l'identité des individus et la réalité des faits.

“ Le présent Avis sera inséré au Bulletin des Lois.

“ Pour extrait conforme—Le Secrétaire Général du Conseil d'Etat.

(Signé) T. G. LOCRÉ.

“ Approuvé, au Palais de St. Cloud, le 4 de Mai, 1812.

(Signé) “ NAPOLÉON.

“ Par l'Empereur, le Ministre Secrétaire d'Etat.

(Signé) “ Le Comte DARU.”

Les officiers qui s'échappent des dépôts et ont le malheur d'être repris avant d'arriver dans leur patrie, sont enfermés et traités comme les simples soldats.

POSTSCRIPTUM.

ON a vu, dans ce qui précède, que les élèves des lycées qui sont réputés élevés aux frais du gouvernement ne lui coutent rien, et qu'en effet leur éducation est payée par leurs condisciples. Les mariages qui se célèbrent *aux grands jours*, ne sont pas plus dispendieux pour Buonaparté. Il décrète, que, dans chaque département, un certain nombre de militaires retirés seront mariés et dotés en récompense de leurs bons services. Les Préfets font la répartition par sous-préfectures, les sous-préfets par cantons, et, enfin, les Communes, au moyen de quelques centimes ajoutés aux impositions ordinaires, fournissent les dots exigées. Ces centimes additionnels sont levés sans que leur emploi soit spécifié ; les imposés payent sans savoir pourquoi ; les administrateurs seuls sont dans la confiance ; les soldats gratifiés croient devoir de la reconnoissance au gouvernement : le but de Buonaparté est rempli.

Lorsque Buonaparté disparut, l'année dernière, de la grande armée, on le crut perdu, et l'on débita quantité d'anecdotes ; il circula nombre de bons-mots, dont la plupart sont connus ; mais un fait qui ne l'est que des per-

sonnes dans le secret de la Cour des Thuilleries, c'est que l'Archiduchesse Marie-Louise, effrayée de se trouver à la merci des hommes qui avoient fait périr sa tante, vouloit à toute force partir pour Vienne, et que pour la rassurer et l'empêcher de partir, l'Archi-Chancelier Cambacérès se crut obligé d'aller coucher à St. Cloud, jusqu'à ce que Buonaparté reparut.

Au nombre des placards qui ont été affichés à Paris, il en est un qui mérite d'être connu par l'influence qu'il a sur la conduite actuelle de Buonaparté.

Au milieu de l'ancienne Place Vendôme il a fait élever une colonne dans les proportions de la colonne Trajane à Rome, au dessus de laquelle est sa statue. On trouva, un matin, ces mots affichés sur la base de la colonne: "Tyran, " si les torrents de sang humain que tu as fait " couler étoient réunis dans cette place, tu " pourrois, sans te courber, t'en abreuver à " tongré."

Ce placard fut arraché et porté à Buonaparté; il en fut accablé, lui qui affecte ordinairement de rire des caricatures que l'on fait contre lui, et qui répète souvent le mot de Montesquieu, " que les Français se consolent " de la perte d'une bataille quand ils ont chanté " le Général." Le placard lui parut plus sé-

rieux. Le lendemain, il dit à ses intimes, qu'il vouloit la paix, et qu'il l'auroit avant la fin de l'année. "Je les battrai," dit-il, en parlant des Russes et des Prussiens; "je les battrai deux ou trois fois, et ils signeront la paix. Pour les Anglais et les Espagnols, ils ne nous feront jamais grand mal." Il s'est trompé en ce qui regarde le Midi? Sa prédiction relativement au Nord sera-t-elle accomplie?

Une personne sage qui a vu cet opuscule, pense que l'article relatif au dernier Concordat paroîtra incroyable. En effet, un Anglais, un homme qui a le bonheur de vivre sous un gouvernement libre, a peine à croire que l'on puisse se jouer ainsi d'un corps qui est censé représenter une grande nation, et que l'on porte l'impudeur jusqu'à lui annoncer comme terminée une transaction de cette importance, quand elle n'existe pas. Cependant, rien n'est plus certain.

Il étoit de la plus grande importance pour Buonaparté de prouver son assertion, en engageant le Pape à faire quelque acte public qui démontrât leur bonne intelligence. Cependant, depuis le 25 de Janvier, date que Buonaparté a donnée à la signature de ce prétendu Concordat, Sa Sainteté n'a fait aucun acte public, soit comme Souverain, soit comme Pontife.

Les Princes de l'Eglise, les Ministres de la Religion, sont depuis trop longtemps *absorbés*, pour que leur emprisonnement ou leur exil soit très-remarqué; mais les regards de la Chrétienté cherchent en vain le Pape. Où est-il? S'il est libre, pourquoi Buonaparté ne le produit-il pas?

En partant, pour la Russie, en 1812, Buonaparté dit à son Archi-Chancelier Cambacères, qu'il vouloit à son retour trouver l'affaire du Pape terminée. En conséquence, Sa Sainteté se vit encore traînée de Savone à Fontainebleau. Ce fut en vain. Au retour de Buonaparté rien n'étoit conclu, De là ce voyage *impromptu* de la Cour à Fontainebleau, dans le cœur de l'hiver. Il y eut, sans doute, quelques conférences: Sa Sainteté, prisonniere, ne peut empêcher ses persécuteurs de pénétrer jusqu'à Elle; mais si *tous les différends étoient terminés*, comme l'a dit Buonaparté, dans son Discours au Corps Législatif, le 14 de Février dernier, le Pape paroîtroit; et il ne paroît pas. Il n'y a donc point eu de nouveau Concordat signé.

FINI.

